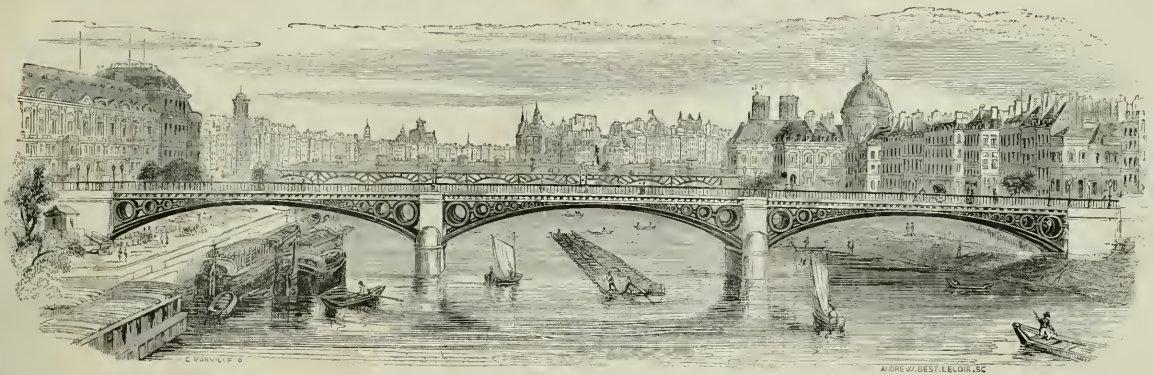


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. — 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
Prix de chaque No, 75 c. — La collection mensuelle br., 2 fr. 75.

N° 155. VOL. VI. — SAMEDI 14 FÉVRIER 1846.
Bureaux, rue Richelieu, 60.

Ab. pour les Dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
Ab. pour l'Étranger. — 10 — 20 — 40.

SOMMAIRE.

Histoire de la Semaine. Inauguration du chemin de fer de Vicence à Venise. — Observations météorologiques de janvier 1846. — Courrier de Paris. — Chronique musicale. Les Musiquaires de la Reine. Dernière Scène du second acte. — Théâtres. La Nour du Tyrol; Scènes du Cheval du Diable. — La trépan de Daphné. Nouvelles, par M. G. de Lavigne (Fin). — Exposition des ouvrages de peinture dans la galerie des Beaux-Arts. Vue de la tour de St. Sébastien les tables de M. Tappin. Dessin à la plume, par Géraldault; La fête et la queue de la République, par Charlet; Scène de brigands; Le chemin de fer d'Altenau. — Les chemins de fer d'Allemagne. Carte. Inconvénients de l'uniforme actuel de la garde nationale. Quinze Gravures, par Cham. — Bulletin bibliographique. — Annonces. — Modes. Une Gravure. — Amusement. Une Gravure. — Ébous.

ce retard équivaudrait à un ajournement à un an, attendu la saison des fièvres. L'amendement a été voté par tout le monde. La question de la Syrie a donné lieu à un discours de M. de Lamartine qui a fini par retirer un amendement présenté d'abord par lui, s'en remettant aux efforts de notre diplomatie et aux espérances que M. le ministre des affaires étrangères s'est dit en droit de concevoir. — Enfin les affaires algériennes ayant été ajournées au projet de loi sur les crédits supplémentaires, et M. de Saint-Priest ayant pris le parti de retirer son amendement sur la conversion de la rente pour en faire l'objet d'une proposition spéciale qu'il a depuis déposée, il a été procédé au vote sur l'ensemble de l'adresse. L'urne blanche s'est trouvée renfermer 252 boules, l'urne noire 141. Après ces débats si animés, la Chambre est entrée dans la discussion de la proposition de trois de ses membres sur les

mesures à prendre et les peines à prononcer contre la falsification des vins. — La chambre des pairs, de son côté, a abordé la discussion du projet de loi qui a pour but de compléter la législation relative aux livrets des ouvriers. Lundi dernier, à la chambre des députés, M. le ministre de l'intérieur a présenté le projet de loi relatif au crédit supplémentaire pour les fonds secrets. Le chiffre en est fixé, comme les précédentes années à un million de francs. M. le ministre du commerce a déposé sur le bureau le nouveau traité de commerce conclu entre la France et la Belgique, et a donné ensuite lecture du projet de loi portant modification de nos tarifs de douanes en exécution de ce traité. M. le ministre des finances est venu présenter à son tour un projet de loi ayant pour objet de convertir en rentes sur l'Etat les cautionnements versés en numéraire.

Histoire de la Semaine.

La discussion de l'adresse s'est prolongée au delà de la mise sous presse de notre dernier bulletin. Nous avions laissé la Chambre terminant assez lestement les affaires de la Plata et abordant celles de Madagascar. Le ministère a rencontré là quelque opposition. MM. Ternaux-Compans et Jules de Lasteyrie avaient posé à M. le ministre de la marine quelques questions auxquelles il avait été assez incomplètement répondu. Sur le but de l'expédition on avait bien dit qu'elle était exclusivement militaire, qu'il s'agissait de venger les outrages faits au pavillon et à nos nationaux et non d'entreprendre aucune tentative de colonisation; mais sur la part que l'Angleterre pourrait prendre à cette démonstration nouvelle ou sur la question de savoir si, en vertu de notre droit sur Madagascar, il nous serait loisible d'agir seuls, M. de Mackau s'était borné à dire que la France faisait ses préparatifs comme si elle devait agir sans auxiliaire, ajoutant toutefois que ce qui s'était passé devant Tamatave pouvait se reproduire encore, c'est-à-dire que les deux flottes pourraient bien se rencontrer par hasard et d'accord. Cette discussion laissait beaucoup de points obscurs. On tenait la Chambre dans l'ignorance complète des motifs qui ont porté M. Romain-Desfossés à diriger une première attaque contre Tamatave. Des interprétations très-pressantes ont été adressées sur ce point par des députés conservateurs, notamment MM. d'Angeville et Darblay à M. le ministre de la marine, qui a protesté n'avoir pas reçu d'autres renseignements que ceux qu'il a produits, bien que cependant la lettre de M. Romain-Desfossés parlât de documents qu'il y joignait, et même indiquât les numéros des pièces auxquelles il s'en référait. M. Berryer a dit qu'il fallait repousser l'expédition si elle devait être bornée à une dévastation des côtes, et surtout si elle devait se faire, comme la première, en commun avec l'Angleterre, ce qui équivaudrait à une sorte d'abandon de nos droits; mais, bien conduite, elle pourrait relever notre influence dans ces parages et préparer le moment où il nous sera possible de faire valoir les droits que nous conservons. M. d'Angeville a présenté un amendement qu'a sous-anneté M. Billault et dont voici la rédaction définitive : « La France n'abandonne aucun de ses droits, elle ne recule pas devant les sacrifices que lui imposent des intérêts aussi graves. Mais elle attend de la prudence du gouvernement qu'il ne s'engage pas sans une nécessité bien reconnue dans de lointaines et onéreuses expéditions. » Le ministère n'a voulu apercevoir la aucune critique, aucun défilance. M. Guizot a même été plus loin, bien que les préparatifs de l'expédition soient à peu près terminés; il a déclaré qu'elle ne partirait pas avant que la Chambre n'eût pris une décision lors du vote du projet de loi sur les crédits extraordinaires, déférence qui dépasserait le but que s'est proposé la Chambre elle-même, car



(Inauguration du chemin de fer de Vicence à Venise, le 12 janvier 1846.)

Parmi les autres projets de loi qui ont encore été présentés au commencement de cette séance, nous citerons celui par lequel M. le ministre de la justice réclame un crédit supplémentaire pour élever de 4,800 à 2,000 fr. le traitement des juges des tribunaux de première instance de cinquième et de sixième classe, et pour porter au même taux le traitement des juges de paix dans les villes où siègent ces tribunaux. Mardi, M. le ministre de la guerre a présenté un projet portant demande de 24 millions de crédits extraordinaires pour notre colonie algérienne. AFRIQUE FRANÇAISE. — Une correspondance de Séfî, du 29 janvier, annonce l'apparition d'Abd-el-Kader dans la province de Constantine. On y lit : « Abd-el-Kader vient d'arriver sur nous comme la foudre. Dans sa marche de Boghar à Foun-Ouad-el-Djenan, il a im-

pitoyablement razzé toutes les tribus qui ne lui avaient pas à l'avance envoyé des gazes de leur soumission. » « M. le lieutenant-colonel du 19^e léger vient de sortir à la tête de 1,500 hommes, pour se porter dans le Medjana. » « Toutes les forces disponibles de la subdivision, soldats français et cavaliers indigènes, ont été réunies pour former cette colonne. » P. S. « On affirme qu'Abd-el-Kader est à la tête de 2,000 cavaliers au moins, et qu'il a fait avec eux une razzia considérable sur les Ouled-Sidi-Aïssa de l'est, marabouts qui exercent la suzeraineté religieuse sur la plus grande partie de l'ancien beylik de Titteri. Ils habitent dans la plaine connue sous le nom de Désert de Sidi-Aïssa, au pied des versants méridionaux de l'Ouaoungla. » TAÏRI. — On a publié la lettre suivante datée le 10 septembre :

« Nous sommes toujours à Taïti, quoique le gouverneur Brnat vienne de permettre à la frégate d'aller faire un tour dans les îles de la Société. Nous sommes très-impatients de retourner en France, et ce petit voyage ne nous plaît que parce qu'il rompt la monotonie de notre station à Taïti.

« Nos discussions avec les naturels semblent s'être apaisées, du moins il n'y a plus en aucune affaire avec eux; ils se tiennent paisibles spectateurs, jusqu'à ce que les Anglais se soient montrés publiquement de notre côté, ce que nous n'avons pas encore pu obtenir, malgré le bon droit de notre cause. Un amiral anglais, lord Seymour, vient d'arriver ici pour s'entendre avec l'amiral français Hamelin sur l'indemnité que l'un devait donner au ministre protestant Pritchard. Des commissaires français ont été nommés des deux côtés, et on a conclu que M. Pritchard avait tout au plus droit à une somme de mille et quelques piastres. L'amiral anglais a été très-venimeux de cette décision; il a voulu se récrier, et les négociations ont été rompues. Nous nous nous été échauffés que la fourberie de ce ministre anglais ait été mise à jour, et nous espérons que notre gouvernement saura faire droit de ses ridicules prétentions.

« M. Brnat a profité de l'absence de l'amiral anglais pour régler les saluts que seraient tenus de faire dorénavant les navires de guerre anglais qui voudraient venir mouiller à Taïti. Lord Seymour, qui était venu sur la corvette la *Mordeste*, qu'il avait laissée en dehors de la baie de Papeïti, aurait bien voulu se dispenser de commencer le premier à saluer le pavillon du protectorat; mais sur les instances du gouverneur, et pour éviter les mesures qu'aurait indubitablement prises M. Brnat, il a fait entrer la corvette, qui a salué de 21 coups de canon le pavillon du protectorat; elle est aussitôt repartie, en faisant l'impolitesse de ne pas saluer le pavillon français; mais le gouverneur s'en est peu soucié, attendu que cette affaire se réglera en France.

« On n'a pas encore pu décider la reine Pomaré à revenir. Elle disait qu'elle attendait, pour opérer son retour, l'arrivée d'un amiral anglais à Tahiti. Cet amiral est ici; cependant, elle veut encore éluder. Le moment approche évidemment où elle sera abandonnée de tout le monde.

« Nous ajournerons que dans la séance de la chambre des communes du 2 février, sir Robert Peel a fait entendre les paroles suivantes :

« Le brave-amiral Napier vient de demander à M. Pritchard, ancien consul de Taïti, avant déjà reçu quelque indemnité. Voici la véritable situation de la question: le chef de l'indemnité devait être usé par deux officiers: l'un de la marine anglaise, et l'autre de la marine française. Sir George Seymour a été désigné du côté des Anglais, et le gouverneur français a désigné l'amiral Hamelin. L'indemnité fixée par eux n'a pas été jugée suffisante, et M. Pritchard, en conséquence, a été prié de fournir de nouveaux renseignements. Lorsque il les aura fournis, je pense que la question sera arrangée d'une manière satisfaisante. »

MADAGASCAR. — L'intérêt qu'excite la question de Madagascar comme quelle importance à l'article suivant du *Cercueil*, journal publié en français à l'île Maurice: « Nous apprenons que la reine de Madagascar a fait adresser par le commandant d'une de ses provinces une lettre au capitaine Kelly, du vaisseau de S. M. B. le *Concey*. Dans cette lettre, la reine Hanavala-Monjaka considère comme très-étrange et très-impertinent qu'on ne la laisse pas maîtresse de ses domaines, comme l'est la reine Victoria en Angleterre, comme l'est Louis-Philippe en France. Si elle voulait intervenir dans les affaires de leurs royaumes respectifs, son usurpation de pouvoir et d'autorité serait sans doute très-malheureuse. »

« On a remarqué que l'on s'élève contre la pratique suivie dans ces États, consistant à attacher à une pique la tête des prisonniers d'Angleterre, les prisonniers sont envoyés en exil. Le premier coup de canon n'a pas été tiré par elle. Elle persiste à vouloir mais à agir à sa guise dans ses États, et à l'avenir il sera dans l'usage que les gens qui voudront bien se faire reconnaître. Désormais elle ne répondra plus aux lettres qui ne sont pas plus directement adressées par le gouverneur de notre île; elle n'écrira qu'à la reine Victoria. Voilà ce que s'appelle parler et écrire en reine! Reste à savoir si les deux grands chefs des deux plus grandes nations du monde approuveront ou censureront la logique outre-océan de S. M. de Madagascar. »

TAÏTI. — Le différend survenu entre la France et le gouvernement haïtien a amené une rupture. Le président accordait l'indemnité de 15,000 gourdes demandées pour M. Dubrac, mais il refusait réparation pour l'insulte faite à notre pavillon en la personne de cet agent du consulat. La lettre suivante, publiée d'abord par le *Journal du Havre*, peut servir à faire comprendre les motifs sur lesquels le général Piermont foudroya sa résistance à l'*ultimatum* signifié par le commandant de notre station navale:

« La guerre continuait toujours entre l'ancienne partie française et la partie espagnole. Dans une lettre qu'il adresse au consul de France, le président d'Haïti explique les motifs de l'expulsion du sieur Dubrac, sujet français, déclaré coupable et condamné à mort pour avoir voulu exciter la guerre entre les noirs et les jaunes; il n'avait pas été exécuté. Le président avait comme sa peine en celle de l'expulsion, mais, à la surprise générale, il était revenu sur le territoire haïtien, à l'aide d'un sauf-conduit qui lui avait délivré le ministre de la guerre, trompé par un autre espion français. Le président déclare que celui-ci portera la responsabilité de cette affaire. »

« Depuis ces discussions, le *Casimir*, arrivé le 7 du mois au Havre et venant directement du Port-au-Prince, nous a appris qu'elles s'étaient terminées par une sorte d'éclat. Il paraît que les pompariers ont pris, bientôt après, un caractère d'agression; de là part du gouvernement haïtien, s'est traduit en offenses personnelles envers notre consul général, M. Levasseur, et qui ont obligé ce dernier à rompre toutes relations.

« En conséquence, le 31 décembre, M. Levasseur a amené le pavillon qui flottait sur le consulat de France à Port-au-Prince, et s'est retiré à bord de la frégate la *Thétis*.

Les forces françaises présentes en rade se composaient de cette frégate, de la corvette la *Boule*, du bâtiment à vapeur le *Tonnerre*. Le brick le *Cassard* était en croisière sur la côte.

M. Dubrac, cause originaire de cette rupture, que d'ailleurs les procédés du gouvernement haïtien rendaient tôt ou tard inévitable, a pris passage sur le *Casimir*, et est arrivé au Havre. Il est, dit-on, chargé des dépêches du consul relatives à cette affaire.

NOUVELLE-ZÉLANDE. — D'après les derniers avis reçus à Londres, la guerre continue entre les Anglais et les Hékis. Ce chef a maintenant plus de 5,000 combattants sous ses ordres, et cette force tend à s'augmenter de plus en plus; la situation des colons est critique, et de nouveaux secours sont demandés à la métropole.

INDÉS-ORIENTALES. — On a reçu, par la voie de Trieste, des nouvelles de l'Inde du 1^{er} janvier. Cette fois le paquebot de Trieste a devancé celui qu'on attendait à Marseille, et qui, dit-on, a été obligé de relâcher dans un port intermédiaire, à cause de très-mauvais temps. On lisait dans les journaux de Bombay une nouvelle importante: c'est le commencement des hostilités entre les Anglais et les Sikhs. Les premiers attendaient depuis longtemps cette occasion d'intervenir dans les affaires du Penjab pour y établir leur domination. Le moment est arrivé de consommer cette usurpation.

D'après les feuilles anglaises de l'Inde, les Sikhs auraient commencé les hostilités; mais si l'attitude des Anglais sur la frontière du Penjab n'avait pas été menaçante, il semble surprenant que les Sikhs eussent choisi le moment où une armée anglaise se trouvait réunie sur ce point pour venir piller le pays occupé par les Anglais.

Voici la relation du *Bombay-Times* du 1^{er} janvier: « L'armée des Sikhs, avide de pillage, a passé le Sutledge, avec un corps de 50,000 hommes et de 70 pièces d'artillerie. Lents brailleurs ont attaqué nos postes avancés et nos chameaux. La guerre a été ainsi déclarée, et tout le territoire de la rive gauche du Sutledge, produisant une rente annuelle de 75,000 livres sterling, a été conquis et annexé aux dominations anglaises.

« Les forces des Sikhs se préparent, d'après les dernières nouvelles, à attaquer Ferozepore, et le général sir John Littler a élevé quelques fortifications et fait des préparatifs pour repousser avec son corps d'armée, fort et résolu, les attaques de l'ennemi. Les troupes européennes et indigènes marchent de tous les côtés vers les frontières, afin de coopérer avec le général Littler, le gouverneur général et le commandant en chef, qui étaient déjà sur la route de Ferozepore.

« Nous attendons d'heure en heure les nouvelles du combat, et nous ne doutons point que le résultat ne soit désastreux pour nos ennemis. On ignore si le gouverneur général a le projet d'offrir tout le territoire saisi à nos possessions. La reine-mère est toujours, à ce qu'il paraît dans la capitale; elle déclare avoir tenté inutilement d'éviter les hostilités, mais elle n'a pu contenir la soldatesque. »

« Une lettre d'Alexandrie, du 22 janvier, ajoute à ces détails: « Le courrier vient d'arriver du Caire. La guerre est commencée dans le Penjab. Des lettres de Suez portent que, le 21 décembre, les Sikhs ont attaqué l'armée anglaise avec 55,000 hommes et 150 pièces d'artillerie. La bataille n'était pas encore terminée le 25, jour du départ du courrier.

« Les Sikhs avaient perdu un grand nombre d'hommes et 55 canons. L'armée anglaise a aussi beaucoup souffert. Le général Littler avait été repoussé au commencement du combat, mais les efforts de sir Henry Hardinge et de sir Hozh firent tourner le sort des armes en faveur des Anglais. On suppose que les Sikhs auront été obligés de repasser le Sutledge le 24. »

NORVÈGE. — On écrit de Christiania, le 28 janvier: « Le roi vient d'ordonner que quatre constructeurs de vaisseaux, deux maîtres de grément et deux employés supérieurs des arsenaux de la marine royale de Norvège seraient chargés de faire, aux frais du gouvernement, un voyage en Angleterre et en France pour étudier en détail l'organisation des principaux établissements de la marine de guerre de ces deux pays.

« Le roi a aussi approuvé la proposition que le Storting, pendant sa dernière session, a soumise à S. M., de consacrer la somme de 4,000 cents de spécies (6,000 fr.) à envoyer deux jeunes gens à Paris et à Londres pour y apprendre la sténographie et ensuite enseigner et répandre cet art chez nous, où il est entièrement inconnu, afin que les débats du Storting puissent être publiés dans les journaux avec plus d'étendue et plus d'exactitude qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent. »

DANEMARK. — On écrit de Copenhague, le 2 février: « S. A. S. le duc Frédéric-Chrétien de Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Augustembourg vient d'offrir spontanément de toute corvée les paysans de ses vastes domaines, qui sont au nombre de plusieurs milliers. Cette nouvelle a été accueillie ici avec la plus vive joie. »

SUISSE. — Nous avons signalé le projet de réforme de la constitution bernoise, dont le gouvernement cantonal a pris l'initiative. On sait que ce gouvernement a dû consulter le peuple réuné en assemblées primaires sur son projet, et il était bien entendu que si la majorité des votes lui était contraire, il y aurait lieu à convoquer une assemblée constituante. — Trente-quatre mille citoyens environ ont pris part à ce vote. Dix mille, ou un tiers seulement, ont sanctionné l'œuvre du grand conseil. Vingt-quatre mille, en votant contre, ont décidé implicitement que le travail de la révision sera confié à une constituante. Cette grave décision réduit le grand conseil au rôle de gouvernement provisoire. Beaucoup de citoyens même voudraient le pousser à une démission générale.

Muller a été exécuté. Il est sans exemple dans les annales de la justice, qu'un envieux à des prétendus complices le droit de la possibilité d'être publiquement confrontés avec le criminel, dont on veut les rendre solidaires. Une lettre de Lucerne, publiée par plusieurs journaux, donne, au sujet de cette exécution, les détails suivants :

« Une fois que le tribunal criminel de première instance eut prononcé la sentence capitale contre le meurtrier de Leu, le pouvoir a mis la plus grande précipitation à livrer au bourreau cet homme, qui pouvait, d'un moment à l'autre, rétracter les déclarations de complicité.

« Muller a été amené à dix heures du matin, au lieu du supplice, non loin de la ville, revêtu d'une chemise rouge. Il n'a prononcé aucune parole, mais sa contenance, lorsqu'il parut sur l'échafaud, décelait l'abattement. Quant au capitaine Corraggio, qui a transféré dans la Kesselshelm, où il est l'objet du traitement le plus barbare. »

ROYAUME LOMBARDO-VÉNITIEN. — Un chemin de fer allant de Vicence à Venise a été ouvert le 11 du mois dernier. Cette ligne comprend un travail d'art fort curieux: c'est un pont ou viaduc qui traverse la lagune de Venise, commence à la pointe della Sacca sur l'île de Sainte-Lucie et se termine au quai de Saint-Julien, point auquel le chemin de fer continue sur la terre ferme. Le sol sur lequel la fondation de ce viaduc repose n'est presque composé que de sable, ce qui exige un profond d'eau considérable après de Venise, mais beaucoup moins grande à Saint-Julien. Quand la marée est haute et le temps orageux, l'eau, poussée par les vents, s'élève à une hauteur immense au-dessus du niveau de la mer, ce qui rendait difficile et souvent impraticable le passage de la lagune.

On coupait toutes les difficultés que les ingénieurs ont eues à vaincre pour fonder ce viaduc. Souvent la fureur des vents détreusait en une heure l'ouvrage d'un semaine. Enfin à force d'art, de précautions et de persévérance, ils sont parvenus à la faire sortir de l'eau. Toute la partie qui y plonge est construite en pierre d'Isirie et en ciment romain; toute la partie hors de la mer, et dont la hauteur est de 26 mètres, est en briques. Le pont est formé de 222 arches, divisées en six compartiments de 37 arches chacun. Sa largeur est celle de deux voies, sa longueur de 12,000 pieds anglais. Il n'a pas fallu moins de quatre années et demie ouvriers par jour pour terminer cette œuvre, dont le plan a été arrêté par l'ingénieur-architecte Milani, et mis à exécution avec quelques modifications heureuses par le constructeur Duodo. La dépense s'est élevée à 1 million 600,000 francs.

NATALIAGE DE CATAREGI. — Le *Cataregui*, capitaine Finlay, était parti de Liverpool le 20 avril, avec 569 émigrants et un équipage de 46 personnes, y compris deux médecins, MM. C. et Ed. Carpenter. Les émigrants venaient principalement des comtés de Sedford, de Stafford, de York et de Nottingham.

Parmi ces passagers, il y en avait 120 de mariés qui s'étaient embarqués avec leurs familles: on comptait en tout 75 enfants. Le 4 août, à quatre heures et quart du matin, le vaisseau, assailli, au milieu d'une obscurité complète et d'une pluie abondante, par un violent orage, toucha contre un écueil situé sur la côte occidentale de l'île du Roi et à l'entrée du détroit de Bass. Immédiatement, il se fit une voie d'eau, et l'on eut quatre pieds d'eau dans la cale. La scène de confusion et de désespoir qui en résulta ne saurait se décrire. Tous les passagers tâchèrent de se précipiter sur le pont, et beaucoup réussirent jusqu'à ce que les échelles furent brisées par la fatigue du vaisseau.

Ce furent alors des cris épouvantables poussés par les hommes, les femmes et les enfants, qui restaient au fond du navire et appellèrent à leur secours. L'équipage tout entier se trouvait sur le pont au moment où le vaisseau toucha, et il travailla avec ardeur à faire monter les passagers. Pendant ce temps, la mer brisait avec violence sur le flanc gauche du *Cataregui*, et en balayant le pont, enlevait chaque fois quelques passagers. Vers cinq heures du matin, le vaisseau s'inclina à bâbord, et le pont se trouva littéralement couvert d'eau. A ce moment critique, le capitaine donna l'ordre d'abaisser les mats, dans l'espérance que le navire se relèverait, et que l'on pourrait achever de tirer sur le pont les passagers qui restaient encore en bas. On fit tout ce qu'il était possible de faire pour élever le navire, mais ce fut en vain.

Les passagers qui n'avaient pu parvenir sur le pont s'attachèrent à la partie du vaisseau qui restait encore hors de l'eau, jusqu'à ce que le jour parut. Ils comptaient que l'on pourrait, avec les espars, construire un radeau pour porter à terre les survivants. Lorsque le jour arriva, nous trouvâmes l'arrière du bâtiment submergé, et de nombreux cadavres flottants autour du navire on jetés sur les rochers. L'équipage et une partie des passagers, formant un total d'environ 200 hommes, étaient encore accrochés au vaisseau: la mer brisait sur eux, et, à chaque vague, enlevait quel'un de ces malheureux. Vers quatre heures de l'après-midi, le *Cataregui* se fendit par le milieu, et aussitôt, 70 à 100 personnes furent entraînés dans le gouffre que formèrent les vagues; les restes du pont commencèrent alors à se disloquer. On construisit donc une bouée que l'on fit flotter vers le rivage, mais elle s'embarassa dans les algues des rochers, et elle ne put s'approcher du bord de plus de vingt mètres environ, et il n'y avait personne sur le rivage pour la saisir et la fixer sur le sable.

La fureur de la mer ne diminuait pas, et sur les cinq heures, tous les agrès d'avant furent emportés, et il y eut dans ce moment, un si grand nombre d'hommes noyés, qu'il n'en resta plus que 70 individus vivants qui s'ensablèrent sur le gaillard d'avant, et s'accrochèrent à la carresse du navire. Le mer continua de déferler sur eux, les vents de mugir et la pluie de tomber à flots toute la nuit. Nombre de personnes moururent et tombèrent à l'eau, d'autres furent arrachées par les vagues. Au matin, il ne restait plus que 50 personnes en vie; le capitaine échappa de gagner le rivage, mais il n'en put venir à bout, et avec un peu de secours, il put regagner le rivage. Des 125 personnes qui montèrent le navire, neuf seulement sont parvenues à se sauver.

NOTICULES. — M. Delistre, conseiller maître à la cour des comptes, ancien membre du tribunal, ancien préfet, ancien membre de la chambre des représentants, est mort dans sa soixante-huitième année.



Observations météorologiques

FAITES A L'OBSERVATOIRE DE PARIS.

1846. — JANVIER

Jours du mois.	Hauteur du baromètre (réduit au niveau du midi).		Températures extrêmes de la journée.		Température moyenne calculée.	État du ciel à midi.	Vents à midi.
	mm	mm	Minimum	Maximum	6/10		
1	755,91	4/0	8/0	6/0	Beau.	O. N. O.	
2	763,30	0 + 1	5,7	5,9	Beau.	N. O.	
3	770,14	0 + 1	4,2	2,1	Beau ciel.	E. N. E.	
4	761,28	3,8 + 1,2	2,5	2,5	Couvert.	N. O.	
5	759,81	2,0 + 5,0	1,5	2,9	Beau.	S. S.	
6	761,76	2,0 + 0,2	2,9	2,9	Couvert.	O. N. O.	
7	762,09	0,0 + 2,8	1,1	3,1	Brouillard humide.	S. S.	
8	775,36	2,0 + 3,6	5,8	5,8	Couvert, brouillard.	E. N. E.	
9	771,91	1,4 + 5,1	3,1	5,1	Couvert, brouillard.	E. S. E.	
10	770,45	1,0 + 0,0	0,5	0,5	Couvert.	E. S. E.	
11	766,38	2,1 + 1,1	1,6	1,6	Couvert.	S. O.	
12	759,60	2,8 + 3,8	1,8	1,8	Couvert.	E. S. E.	
13	751,12	2,5 + 6,2	1,9	1,9	Beau.	E. S. E.	
14	745,00	1,0 + 9,5	3,2	3,2	Ciel voilé.	S. S.	
15	755,72	3,2 + 8,0	5,6	5,6	Très-nuageux.	S. S.	
16	753,05	1,5 + 6,0	3,7	3,7	Couvert.	S. S.	
17	751,44	5,0 + 9,8	7,4	7,4	Eclaircies.	S. S.	
18	752,60	0,2 + 4,8	2,5	2,5	Brouillard.	S. S.	
19	751,42	2,9 + 10,1	6,5	6,5	Couvert.	S. S. O.	
20	759,97	6,8 + 12,0	9,4	9,4	Beau.	S. O.	
21	747,75	5,9 + 11,7	8,8	8,8	Couvert.	S. O.	
22	743,53	11,2 + 14,1	12,6	12,6	Couvert.	tres-est. S. O.	
23	712,71	14,0 + 13,0	12,0	12,0	Nuageux.	S. O.	
24	746,80	7,6 + 11,1	9,6	9,6	Couvert.	S. S. O.	
25	748,08	8,0 + 12,5	10,4	10,4	Couvert.	S. O.	
26	742,85	9,9 + 12,0	11,0	11,0	Couvert.	O. S. O.	
27	748,25	6,8 + 10,0	8,4	8,4	Très-nuageux.	S. O.	
28	747,12	5,5 + 11,6	8,6	8,6	Eclaircies.	S. S. O.	
29	749,12	6,2 + 11,2	8,7	8,7	Pluie.	O.	
30	759,90	6,4 + 10,4	8,4	8,4	Couvert.	O.	
31	761,57	7,5 + 15,1	10,4	10,4	Eclaircies.	O.	

Courrier de Paris.

En vérité, certains jours de folie ont un air passablement maussade; et qui croirait que le carnaval se promène d'un bout de la ville à l'autre, et que le bal masqué est en pleine activité? Ne dirait-on pas que notre carnaval a des scrupules de morale et qu'il tient à ce qu'on ne parle pas de mariage? Dou vient le silence de la chronique à son égard, et ne serait-il plus digne de la réputation qu'on lui a faite? Au sein des deux chambres ainsi que dans les salons, à l'Académie comme dans les théâtres, au palais et au parquet les événements pleuvent, les nouvelles se succèdent, les petits propos circulent et l'anecdote triomphe; le carnaval seul tient sa langue; il a mis un masque à son imagination et une sourdine à ses grelots. Jamais principalement le foyer de l'Opéra n'eut, à cette époque de folie autorisée et permise, l'imagination aussi paresseuse et la conversation aussi aride. Toute sa verve n'est qu'une gambade, il s'agit et c'est l'archet de Musard qui le mène; son sourire c'est une grimace, sa grâce une pironnette, il crie, saute, se rue, tourbillonne, et finalement tout son esprit lui est tombé dans les jambes. O mon pauvre carnaval! comme te voilà changé. Autrefois si enjôlé et si éloquent, si prompt à l'attaque et à la riposte, si intrigué et si intrigué, toi qui savais inventer tant d'aventures et trouver tant de bons mots, qui donc t'a cloué les lèvres? Faudra-t-il l'apparition du buot gras pour te rendre la parole.

Vous savez la grande nouvelle, une nouvelle assurément inattendue. M. Léon Pillet est parti pour l'Italie. Vous comprenez qu'un directeur de l'Opéra ne se met pas en route aussi subitement pour de frivoles motifs, vous comprenez aussi combien la sollicitude de nos merveilleux et merveilleuses a dû s'éveiller au sujet de cet étonnement précipité. M. Pillet quitte la poste en compagnie de M. Donizetti; mais M. Donizetti s'arrêtera à Nice pour raison de santé; M. Pillet poussera son excursion jusqu'à Milan et probablement jusqu'à Bologne. C'est la seconde campagne que M. Pillet entreprend en Italie. La conquête d'une basse-taille, voilà son rêve. C'est dans cet espoir qu'il avait franchi les Alpes, il y a deux ans; alors, comme aujourd'hui, il lui fallait un ténor et c'est une danseuse qu'il obtint, et encore, à peine rendue à Paris, la volage lui fit-elle faux bond, et reprenant son vol, alla s'abattre à Berlin, si bien que M. le directeur se trouva avoir travaillé pour le roi de Prusse. Cette fois, à défaut du ténor manqué par une bouche auguste lui a signalé. M. le directeur espère trouver un dédoublage à Bologne et obtenir une partition nouvelle du divin maestro. On sait comment jadis (autrefois) les supplications de M. Duponchel n'en obtinrent qu'un ironique saccoussin.

Permettez-nous d'ouvrir ici une parenthèse à l'effet de remplacer sous vos yeux quelques phrases de notre dernier Courrier. Pour prouver que dans les salons, et à l'heure du bal, la conversation roule dans le même cercle d'aphorismes languissants et d'observations barométriques, nous rapportons ceci: « Hier la félicité de M. Hope était magnifique, mais celle de M. de Rothschild sera plus belle demain. — Il fait bien chaud ce soir, mais samedi dernier on soufflait positivement au bal de la liste civile, et bien certainement on soufflera de-

main chez madame Pozzo di Borgo. — La soirée de M. Tardor a été fort courte, le petit prince indien, dont le nom est si étrange et la figure si originale, a tenté une mazurka chez M. de Pastoret, vendredi chez madame de Montourville, et samedi chez M. le chancelier. — Arrivé là, tout est dit et on recommence. » Grâce à cette citation ainsi complétée, nous sommes naturellement amenés à vous entretenir de ce prince ou mabab dont les cachemires, les diamants et les magnificences vraiment asiatiques font tourner toutes les têtes féminines. Tout est fadeux dans ce personnage: la fortune, le costume, les habitudes, les mœurs et l'existence. On ne saurait rêver comme il a vécu, et sa vie est un roman perpétuel dont son séjour dans la capitale n'aura pas été l'épisode le moins curieux.

On lui a bâti les palais les plus fantastiques, on lui a prêté les richesses les plus monstrueuses, on l'a doué de la générosité la plus prodigieuse et il s'est trouvé que, pour cette fois, l'imagination parisienne n'avait point embelli la réalité. Mais on n'a rien dit encore des qualités de son esprit et de l'éclat de son courage, une anecdote récente dont il est le héros va réparer l'omission.

Le prince Twaugh-Hor (c'est à peu près son nom), séduit par les agaceries de madame D..., en était devenu amoureux. Il avait distingué trois personnes nées dans l'intimité de cette dame, et sa perspicacité naturelle l'avait bien vite éclairé sur le compte des deux premiers. L'un était l'ami de la maison, et l'autre aspirait à le devenir. Quant au troisième, personnage aux manières froides, à l'extérieur glauque, il ne s'expliquait guère sa présence. Celui-là était plein d'attentions, et d'égards pour le nabab, mais il en témoignait médiocrement pour la maîtresse du logis; écoutant peu, parlant encore moins, il semblait étranger à la conversation; ses visites d'ailleurs étaient fort courtes, et madame D... ne faisait aucun frais pour le retenir. Comment, à de pareils traits, un Indochinois eût-il reconnu un mari? Jugez de sa surprise quand l'éclaircissement eut lieu. La franchise de l'aveu et de l'ouverture qui s'ensuivit va vous paraître choquante, et le procédé est sans doute un peu chinois, mais peut-être qu'en réfléchissant, on trouvera que notre civilisation est quelquefois bien loin de cette délicatesse. Voici donc le langage que le prince tint à l'époux fort ébahi: « Si j'avais su plus tôt qu'il était votre femme, vous auriez appris le premier l'impression que son mérite elle-même avait produit sur mon cœur, mais j'ignore les usages de Paris, et n'entendant jamais parler de mari chez elle, j'ai cru qu'elle était libre. Au surplus, monsieur, je suis incapable d'attenter à votre propriété et d'usurper vos droits. Les mœurs diffèrent, mais les devoirs sont les mêmes dans tous les pays. S'il était possible que vous fussiez devenu insensible à tant de grâces, peut-être vous conviendrait-il de voir remplie par une autre la place qu'elle occupe dans votre maison, et alors je ne croirais pas payer mon boulot trop cherement au prix de la moitié de ma fortune, et je lui offrirais ma main. » Il va sans dire que notre mari parisien prit l'affaire au sérieux, et au lieu de ne voir qu'une plaisanterie, il lit appeler le prince en duel par l'ami de la maison. « Le loyal et brave étranger, exact au rendez-vous, s'y présenta seul sans autres armes que les deux poignards qu'il porta habituellement à la ceinture, et les deux à son adversaire. « Choisissez, lui dit-il. » La coutume indou-chinoise en matière de duel diffère singulièrement de la nôtre, et donne un nouvel éclat à la supériorité de notre civilisation. Cette coutume ne permet pas que l'homme atteinte à la vie de son semblable, et qu'il lave dans son sang l'injure qu'il en a reçue ou qu'il lui a faite. Chez ces peuples enfants, le duel est l'accomplissement simultané de deux suicides; ce que le prince proposait à son ennemi, c'était de se fendre le ventre à coups de poignard, jurant que de son côté, il ne serait point en reste. On se doute que l'affaire n'alla pas plus loin, et qu'il n'y eut ni tête cassée, ni ventre fendu.

Un moraliste trouverait peut-être que le prince Twaugh-Hor qui, dans ce moment, prend de si charmants leçons de la société parisienne, vient à son tour de lui en donner une. Sa renommée et sa vogue en ont grandi; il est devenu le point de mire des sourires les plus flatteurs et des plus agaçantes minauderies. Comment ne pas prodigier les témoignages de son admiration à un homme doué d'un si beau courage et qui a tant de cachemires à distribuer.

Les anecdotes se suivent et ne se ressemblent pas. Lundi dernier, une illustre épée qui récemment a résigné son portefeuille, mais qui n'a pas cessé d'avoir voix au chapitre, reçut la visite de son successeur. Le maréchal écrivit au lit, retourna par un accès de goutte et dans une chambre sans feu. La conversation s'engagea bientôt à envoyer dans la province au sujet de nouvelles lettres à envoyer dans la province d'Alger. L'envoyé dans son manteau et assis à côté du maréchal, le général développait ses plans et poursuivait avec Chacal-Ab-d-el-Kader; mais, vaincu par la rigueur du froid, il interrompit brusquement sa campagne imaginaire, et, avisant un autre lit dans la chambre: « Permettez que je m'y place », dit-il à son collègue, et le voilà blotti sous l'édredon. La conversation continuait toujours, mais les avis différaient, le maréchal opposant son veto à toutes les résolutions de son collègue: « Mais il faut absolument que ce corps soit expédié, disait le général, en se livrant aux gesticulations les plus vivantes. — Il est inutile que vous insistiez davantage, repiquait le maréchal avec force contorsions, et ces tresses ne partiront pas. — Mais si! — Mais non! — J'ai ma responsabilité. — Et moi donc! — Quelle exigence! — Quel entêtement! — Mauvaises raisons! — Mauvaise coucheur! » Chaque réplique était accompagné de soubresauts dont le rang et la gravité des personnages rehaussaient la bizarrerie. On avait vu rarement les affaires d'Etat donner lieu à de pareils ébats.

Il est plus que jamais question de l'établissement d'un nouveau théâtre dont le privilège serait accordé à M. Alexandre Dumas. Cette nouvelle salle serait construite sur l'emplacement qu'occupait jadis l'hôtel du contrôleur général Foulon, entre le Cirque-Olympique et le restaurant D-Hieux. C'est

ce Foulon qui avait succédé à Necker, en 1789, et qui, héritier des maximes de l'abbé Terray, disait pendant son court ministère: « On ne peut sauver la France qu'en la saignant. » Quelques jours avant sa chute, un banquier nommé Billard avait fait banqueroute, on afficha au-dessus de l'hôtel Foulon: Ici on joue au noble jeu de billard. Vint la révolution qui réalisa le pronostic et changea les bureaux du contrôleur en cafés et estaminets.

Il paraît que M. Alexandre Dumas ne saurait se contenter du double rôle de directeur et de principal auteur de son théâtre, il veut en être aussi l'architecte et l'ordonnateur. Les plans sont prêts, le terrain est donné et l'architecte a l'œuvre, que la belle saison pour mettre tous ses gâteaux à l'œuvre, il écrivit d'une main et bâtra de l'autre; il ambitionne le laurier de tous les Perrault. Assurément, dans ses œuvres, M. Dumas peut offrir l'équivalent de *Peau d'Ane*, mais trouvera-t-il sa colombe du Louvre?

Nous ne sortons pas des grandes surprises et des petits prodiges. Voici, du même coup et dans la même affiche, une main et un géant. Les dieux, dit le proverbe, aiment le nombre 5. *Empire gaudet*. Les prodiges sont plus modestes, et ils vont comme les boufs, deux à deux: depuis quelque temps, Paris a possédé dans ses murs deux dompteurs de bêtes, deux troupes de sauvages, deux troupes de singes, deux équilibristes, deux couples de danseurs espagnols, deux familles d'équilibristes, deux improvisateurs, deux géants et deux nains dont la susstie naïve; voici son portrait, ci-dessous en attendant sa biographie dont votre Courrier s'occupe de recueillir les matériaux.

Si les naines trouvent leur cercle d'admirateurs, il y a des poupées dont la toilette excite l'envie. La fortune de cette nouvelle poupée et la confection de ses pompons rentrent un peu dans le domaine de la féerie, et on pourrait en commencer le récit ainsi que Charles Perrault débute dans les siens: « Il y avait une fois une grande reine qui avait une petite fille, et la princesse avait une poupée si petite, si petite, etc. » Mais en continuant sur ce ton, nous aurions fort à faire de faire un conte et il s'agit d'une histoire des plus authentiques. Qui ne sait que le roi Louis-Philippe vient d'adresser à la reine Victoria un trousseau tout entier, destiné à cette poupée merveilleuse? Le royal cadeau, qui fut exposé tout un jour dans le salon de M. de Montalivet, consistait en quatre toilettes: une du matin, une du soir et deux pour le bal, car la poupée de la petite princesse avait, elle y danse, c'est une poupée réservoir. Mlleuvreuse poupée! swifita fait l'inventaire des chiffons de la princesse de Lilliput, Shak-pere nous décrie les pompons de la reine Mab; mais qui pourrait décrire les magnificences du trousseau de la poupée des trois royaumes? Les robes de gaze, les jupons brodés, les écharpes, les blouses, les dentelles, les bas de soie, les souliers de satin, les plumes et le cachemire de l'Inde, rien qu'il y manque, et c'est un arsenal de coquette au grand complet: bouquets, sachets, corsets et bouquets. Mademoiselle a aussi son écrivain perché de ravissants bracelets, de colliers d'un goût exquis et de diamants de la plus belle eau. Il y en a une rivière. — A l'heure qu'il est, toutes ces merveilles lilliputiennes ont passé la Manche, et tombent toutes les têtes de poupées britanniques. On en cite que l'envie a fait crever dans leur peau, que sera-ce donc quand viendra le cadeau de noëls, et la corbeille de mariage?

Au moment de vous quitter, cher lecteur, dois-je atristiser les derniers mots de notre causerie, et vous montrer notre semaine sous son aspect tragique et lamentable. Le meurtre et le suicide ont ensanglanté la ville; hier encore, un homme se tua presque sous nos yeux, dans le colosse sombre qui longe le Théâtre-Français. Il était jeune, de bonne famille et actionnaire du journal *l'Époque*. Pourquoi cette funeste détermination, et quelle est la cause de cette mort volontaire? l'amour ou la haine, une ambition trompée ou des spéculations malheureuses? Eût-ce un poète que la misère a tué, comme Hégestipe Moreau, ou qu'un homme d'Etat que le suicide a précipité dans le suicide, comme Ecosse.

« Est-ce que, par hasard, le Théâtre-Français aurait refusé une pièce de lui? disait-on devant l'un de MM. les sociétaires? — Allons donc! aurait répondu M. Regnier, à voir les pièces que le comité fait jouer, on ne devrait jamais supposer qu'il pût se refuser une. »

Chronique musicale.

OPÉRA-COMIQUE. — Les *Mousquetaires de la reine*, opéra-comique en trois actes, paroles de M. de Saint-George, musique de M. F. Halévy.

Cette reine, qui des mousquetaires, est Anne d'Autriche, femme de Louis XIV, qui fut, en son temps, de si vifs dévoués avec le cardinal de Richelieu, et qui fut tant de peine à obtenir de son auguste époux un dauphin.

La cour est à Poitiers. Elle s'y est arrêtée pour quelque temps, et de là, doit se rendre devant La Rochelle, dont le belliqueux cardinal va commencer le siège. En attendant qu'on pourfende les huguenots, on chante, on danse, on festine, on chasse, on s'amuse de mille manières, et les mousquetaires font la cour aux demoiselles d'honneur. De tous leurs passe-temps, celui-ci est certainement le plus agréable.

Ils sont ronzes, ces mousquetaires, et je ne connais rien de plus brillant, de plus pimpant, de plus galand que leur costume. Jeunes, d'ailleurs, braves, ardents et très-amiables pour le philtre. L'un s'appelle Olivier d'Entragues; un autre, Hector de Biron; l'un en un mot portait les plus beaux noms de France, et les portait fort bien.

Je ne dois pas oublier le capitaine Roland, qui descend, selon toute apparence de Roland Furieux, car il est toujours en colère. C'est l'homme de France qui dégage le plus violemment, qui manie l'épée avec le plus de grâce, et qui pousse le plus gallamment une affaire. Au surplus, il trouve aisément à quel parler. Cette belle jeunesse est toujours prête à mettre flamberge au vent; ils se battraient à tout propos et à

toute heure, si le cardinal était d'humeur à leur passer ce divertissement-là.

De tous les mousquetaires le plus sérieux, le plus sage et en même temps le plus amoureux, c'est Olivier d'Entraques; mais personne encore ne lui connaît cette dernière qualité. Non, personne, pas même celle qu'il aime, pas même le capitaine Roland, qui a fait son éducation militaire, pas même Hector de Biron, qui est son intime ami.

C'est qu'il ignore lui-même si jamais il osera parler de ses sentiments à celle qui en est l'objet. En effet, s'il est d'une grande famille, il n'en est que le cadet; il a plus de noblesse que d'écus et de puissance, et le cœur ou s'adressent ses vœux appartient à mademoiselle Athénaïs de Solange, demoiselle d'honneur de la reine et nièce de l'orgueilleux cardinal.

Mais s'il ne lui a jamais parlé, ses yeux ont été probablement moins discrets que sa langue, et Athénaïs n'a pas été sourde à leur langage, ni insensible à leur éloquence. Tous deux s'aiment en secret, et il faut bien espérer qu'ils finiront par se le dire.

En attendant, Athénaïs qui est jeune, et que la nature a faite naïve et tendre, se trouve à peu près dans la même situation que le page d'Almaviva, *Cherubino di amore* :

Carlo d'amor vegeiando,
Carlo d'amor sognando,
A Faespa, a l'ombra, ai monti, etc.

Mais elle n'a pas besoin de chercher aussi loin à qui se confier. Berthe de Simiane est là, toute prête à écouter ses tendres révélations, et Dieu sait combien un pareil récit doit intéresser deux jeunes filles! Mais les jeunes filles ne devraient jamais avoir ensemble ces conversations-là le soir,

au clair de la lune, dans le parc d'un château royal où il y a des mousquetaires.

Un mousquetaire s'est glissé derrière la charmille, et n'a rien perdu de l'entretien, hors un mot : le nom du mortel heureux qu'on adore à son insu. Cet indiscret fripon, qui surprend ainsi sans scrupule le secret des jeunes filles, c'est Hector de Biron, le plus entreprenant des mousquetaires, et celui qui sait le mieux tirer parti de tout. Que fait-il? Il écrit à mademoiselle de Solange qu'il a entendu sa confidence, qu'il est le plus heureux des hommes, qu'il éprouvait depuis longtemps pour elle les sentiments les plus passionnés, etc., et il ne signe pas! Quel effronté vaerien! et quel bonheur que la révolution ait enfin supprimé à perpétuité ces damnés mousquetaires!

Ah! si Biron savait que celui dont il prend la place par un tour de passe-passe aussi audacieux, est Olivier d'Entraques, son ami, aussi vivement épris qu'il est tendrement aimé, il s'arrêterait peut-être, car il est plus étourdi que méchant. Mais il ne peut soupçonner ce qu'Olivier n'a jamais confié à personne. Donc, il poursuit l'aventure, et sa première missive est suivie de plusieurs autres. Athénaïs ne lui a jamais répondu que deux mots : *Patience — espoir*. Mais quelle fille de bien a jamais eu besoin d'en écrire davantage? Bref, l'audacieux Hector finit par obtenir d'Athénaïs, qui croit toujours avoir affaire à Olivier, un rendez-vous à onze heures du soir, dans un pavillon écarté. L'entretien a lieu sans inconvénient; mais Biron, par malheur, s'avise tout à coup d'ajouter à l'éloquence de ses paroles celle de ses gestes, et Athénaïs, qui n'est point accoutumée à ce langage-là, s'enfuit aussitôt tout épouvantée, et profondément indignée.

Qui est penaud? C'est Biron d'abord; mais le lendemain

c'est d'Entraques. Mademoiselle de Solange ne le regarde plus le lendemain qu'avec des yeux sévères, et un visage courroucé. — Que lui ai-je donc fait? Il faut absolument que je m'explique avec elle, car, vois-tu, mon ami, je l'aime comme un bon, mademoiselle de Solange, et sa haine ou son indifférence me donnerait la mort. D'ailleurs, je puis me déclarer maintenant : mon oncle, le duc de Montbary, vient de transférer sur ma tête son titre et ses biens, et il n'y a plus de parti en France auquel je ne puisse aspirer. — A qui dit-il cela? A son ami Biron! — Que dois-je faire? conseille-moi; mets-toi à ma place. — Eh! parle, j'y suis à ta place!... — On comprend que Biron ne néglige rien pour embrouiller l'explication. Il faut qu'avant tout il s'explique lui-même avec Athénaïs, qu'il lui confesse sa témérité et sa fourberie. Il n'a que ce moyen de réparer le mal qu'il a fait. Mais le mal n'est pas si facile à réparer qu'à faire.

Voilà toute la cour réunie, voilà le bal qui commence, un bal magnifique, un bal paré et masqué. Hector doit y rencontrer Athénaïs et lui dévoiler ce terrible mystère; mais il a compté sans le cardinal et sans M. de Lauthardemont. Ce vilain homme entre tout à coup, vêtu de noir de la tête aux pieds. A son aspect les danseuses s'arrêtent et tout le monde devient sérieux. On le serait à moins : « Au nom du roi, que tout le monde se démasque! » On obéit. « Monsieur d'Entraques, je vous arrête. Vous êtes accusé d'avoir tué, cette nuit, en duel, M. de Guébricac. »

Ce Guébricac avait dû se battre en effet avec d'Entraques; mais un autre avait pris les devants, et personne n'en savait rien. D'Entraques proteste : mais Lauthardemont n'écoute rien : il lui fait sa victime. Il n'y a va de la mort, et cela dans le plus bref délai. Tout à coup mademoiselle de Solange



(Théâtre de l'Opéra-Comique. — Les Mousquetaires de la Reine. (Dernière scène du deuxième acte.)

sont de la foule. « M. d'Entraques, dit-elle, est accusé injustement, l'atteste qu'il n'a pu se battre cette nuit avec M. de Guébricac, car il était près de moi. »

Voilà, certes, un beau dévouement et qui part d'un grand cœur. Mais l'honneur d'Athénaïs est compromis, et il ne peut être réparé que par un mariage. D'Entraques est prêt, comme vous pouvez bien le voir; mais le pauvre garçon ne soupçonne guère ce qui l'attend. « Ah! mademoiselle, je vous dois la vie; je vous garde une éternelle reconnaissance. Mais ma vie valait-elle votre honneur? Devez-vous donc vous consacrer ainsi? — Que dites-vous là, monsieur? je ne me suis point calumninée; il fallait bien déclarer la vérité, et puisque j'avais commis la faute de vous accorder un rendez-vous... Peut-être n'avez-vous trouvée un peu naïve quand je vous ai planté là si brusquement : faut-il vous l'avouer? Lorsque votre main a saisi la mienne dans l'obscurité, lorsque j'ai senti votre bras qui m'enlaçait, c'est moins de vous que j'ai eu peur que de moi-même... » Pourquoi, diable! Athénaïs fait-elle sans nécessité cette étrange confidence? Les femmes sont ordinairement plus prudentes, et elles ont bien raison.

Olivier ne répond rien, car il a tout compris. Un autre avait donc usuré son nom! — Quel est-il? ou le trouver? comment le tuer? Il saura bien le forcer à se battre, quoique les édit du cardinal aient rendu la mort inévitable au vainqueur aussi bien qu'au vaincu. Heureusement, c'est à Biron qu'il dit tout cela, et Biron prend sur-le-champ une résolution héroïque. Il provoque le capitaine Roland, qu'on n'a jamais provoqué en vain, mais il écrit à son ami et lui dit toute la vérité, si bien qu'Olivier voit s'évanouir pour jamais toutes les visions qui avaient un moment troublé sa cervelle. Puis il se trouve que le capitaine Roland s'est obstiné pour la pre-

mière fois de sa vie à ne pas tuer son adversaire. Il ramène Hector avec un bras en charpie, et comme mademoiselle de Simiane, à qui l'auteur a fait jouer, au milieu de cet *embroglio*, un rôle des plus agréables, à eu vingt occasions d'apprécier la grâce, la bravoure et toutes les aimables qualités de cet heureux fripon d'Hector, on a tout lieu d'espérer que la même chance verra, le même jour, célébrer deux mariages. — Les époux auront-ils beaucoup d'enfants? Je n'ose décider cette question sur laquelle je n'ai pas de données suffisantes.

Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'avec ces événements, fort habilement agencés, M. de Saint-Georges a construit une pièce intéressante souvent, amusante toujours, fort agréable à voir et à entendre. Les caractères sont bien conçus et bien dessinés, et la plupart des situations sont traitées avec talent. Il y a des scènes charmantes et des mots très-spirituels. L'auteur a su d'ailleurs disposer les éléments de son drame de telle sorte que la musique y trouve tout naturellement sa place, et qu'elle y sert le développement de l'action, au lieu de l'embarrasser. C'est là un grand art, et une habileté fort rare. C'est donc un belle occasion qui s'offrirait à un compositeur, et M. Halévy était trop adroit pour la manquer.

La partition a obtenu autant de succès que la pièce. Il s'y trouve des morceaux d'un très-grand mérite. Athénaïs y chante un air charmant, plein d'élégance et de grâce. Berthe y débite des couplets très-spirituels, et d'une tournure heureuse et originale. La chanson en vieux style du capitaine Roland est également fort bien trouvée. Je n'ose en dire autant de son grand air, qui est un peu décevant, et dont la mélodie n'est pas naturelle. Celui d'Olivier d'Entraques a des paroles défectives. C'est d'ailleurs un air descriptif, et il est rare que ces morceaux-là produisent l'effet qu'on en a attendu,

— qu'on a eu tort d'en attendre. La musique est faite pour se réjouir ou pour pleurer, mais non pour décrire. A chaque air sa destination et son lot, et vraiment, la part de la musique est assez belle pour qu'elle s'en contente. Les excursions qu'elle fait sur les domaines de la poésie et de la peinture ne lui réussissent presque jamais.

Il y a, dans les *Mousquetaires*, trois duos fort agréables, et surtout, au deuxième acte, qui est plein de grâce et de coquetterie. Il y a deux quatuors écrits avec une remarquable habileté et un morceau d'ensemble, vers la fin du premier acte, dont l'effet est si brillant, que le public semble avoir pris l'habitude de le faire répéter. Tous ces morceaux sont écrits d'un style clair et élégant; l'auteur y fait preuve à chaque instant d'un goût exquis et d'une finesse de touche singulière. La mélodie s'y trouve en quantité suffisante; elle est facile, simple et noble dans son allure, et souvent très-expressive; elle a presque toujours du caractère et de la distinction. L'harmonie de M. Halévy est très-savante, ici comme partout. Mais ici elle n'est jamais bruyante. Ses accompagnements abondent en détails ingénieux et piquants, mais ils n'empêchent jamais la voix, et permettent aux chanteurs de se livrer librement à leurs inspirations. Ils ont largement profité de l'occasion, et l'on peut avancer sans crainte que nul part il n'y a à l'Académie royale de musique, ni même au Théâtre-Italien, on ne pourrait voir en ce moment un ouvrage exécuté avec autant d'ensemble. MM. Roger et Hermant-Léon y font assaut de zèle, d'éclat et d'énergie; M. Mocker est un peu moins brillant peut-être, mais il a un goût parfait. Mademoiselle Lavoye fait applaudir une vocalisation très-habile, et un style fort distingué, mademoiselle Barcier, une voix charmante, avec une grâce et une finesse incomparables.

Théâtres.

THÉÂTRE-FRANÇAIS. — *Jean de Bourgogne*, tragi-comédie en 5 actes. — VAUDEVILLE. — Carlo Beati, *Beaugaillard*. — CIRQUE-OLYMPIQUE. — *Le Cheval du Diable*.

Ne cherchons point l'érudition à propos de Jean de Bourgogne. Si le sujet se prête à cette recherche, la pièce de MM. Galoppe d'Onquaire et Pitre-Chevalier s'y refuse encore plus. Ces messieurs tenaient à prouver qu'il est possible de mêler des scènes de bouffonneries événements les plus sanglants de l'histoire, et qu'on pouvait écrire la petite chronique dans la grande. A quel point ce travestissement a réussi, vous en jugerez.

Jean de Bourgogne est le parrain de la pièce, mais c'est le duc d'Orléans qui en est le héros. Ce Louis d'Orléans est certainement le plus grand coureur de ruelles dont les annales galantes du quinzième siècle aient conservé la mémoire; c'est une espèce de Jocrande royal, courant de la blonde Ysabeau à la brune Marguerite de Hainaut, mêlant tous les rangs et toutes les conditions dans ses amours, une sorte de Richelieu antipathie qui, entre autres fantaisies, avait celle de placer dans son alcôve le médaillon de toutes ses maîtresses. A l'heure présente, le duc libidineux s'occupe d'enrichir sa galerie d'un portrait de plus, celui de la femme de son chambellan. La marquise de Cauny pose devant un peintre, dans une attitude de pastel. Le masque de ve-lours qui déroba à demi son visage laisse deviner une beauté légèrement effarouchée, et qui redoute quelque indis-crète étourderie de son amant. En effet, M. le duc expose le modèle et le portrait à l'appréciation d'un amateur, et cet amateur n'est autre que le mari. Dans une circonstance analogue, un autre duc d'Orléans (le régent) poussa, l'étourderie beaucoup plus loin.

Dans la tradition du théâtre, tous les maris se vengent. Comment se vengera

le sire de Cauny? rien de plus simple. Il soustrait un des portraits de la collection galante, et joignant à l'image accablante un autographe révélateur, il expédie le tout à un mari n° 2.

Cet autre Ménélas est le terrible Jean Sans-Peur, duc de Bourgogne. La lettre contenait une demande de rendez-vous: Cauny sera vengé par le Bourgignonn. Cette vindicte n'a rien d'original, et ses procédés sont connus. M. Alexandre Dumas en a donné la recette dans *Henri III et sa cour*. Jean ressemble à faire peur au duc de Guise, et Catherine de Clèves a soufflé dans l'âme de Marguerite de Hainaut ses terreurs, ses remords, ses larmes et ses répliques. — Vous avez un amant, madame. — Il va venir, madame, et il va mourir! — Le duc d'Orléans ne sera pas en reste, et comme il sait par cœur son Saint-Mégrin, il se présente au bas du balcon, avec son page et l'échelle de cordes. Jean Sans-Peur et Cauny ne lui donnent pas le temps d'en faire davantage, et ils sortent pour *Vesgorgiller*. Le duc d'Orléans a succombé, mais Cauny n'en vaut guère mieux; atteint mortellement, il n'a que le temps de venir proclamer l'innocence de Marguerite.

Ainsi donc, le drame de M. Galoppe qui s'annonçait en gaudriole, a fini comme les complaintes par une moralité. La pièce a obtenu un succès de larmes et de tirades. De tous les comédiens du Théâtre-Français, madame Volny et M. Beauvillet sont certainement ceux qui savent le mieux jouer... le mélodrame.

Cette semaine, le Vaudeville nous a régatés de deux nouveautés. Dans l'une, Arnal s'appelle Carlo Beati; Bardou s'intitule Beaugaillard dans l'autre. Beati est un jésuite, une robe courte,



(La naïve du Tyrol, surnommée la marquise de Lilliput.)

(Théâtre du Cirque-Olympique. — Scènes diverses du *Cheval du Diable*.)

un mélange de Machiavel et de *béat*; il jette son dévolu sur une héritière, endure la vigilance paternelle, supplante un officier français lui souille la main de son amante italienne. Dans un rendez-vous nocturne, le *béat* s'est substitué au gentil *hazard*, et la fille, abusée par le masque d'Arnald, a suivi le traître à l'autel. Grande rumeur dans la maison. La fille se lamente, l'officier tire son sabre, le père est plongé dans un désespoir aussi légitime que grotesque. La supercherie de mots *Beati* pêche par la vraisemblance et n'en est que plus diabolique, et sans l'esprit de ressource d'une vieille tante, restée fille sur son corps défendant, la signora Juliette courrait grand risque d'être béatifiée. Notre tante vient réclamer nettement de *Beati* le bénéfice de l'eu-levement notoire. Tout à l'heure *Beati* s'était substitué à Léonard, et par la même occasion Severina prétend s'être substituée à Juliette; il en résulte que notre fatras se voit loti d'une épouse semi-séculaire et non moins dépourvue d'éuns que d'attraits. Est-il besoin de vous dire le mot final de cette charade en trois actes? Vous devinez que le mariage, cassé d'une main, se raccommode de l'autre.

Arnald, affaibli subitement d'une extinction de voix comme le premier ténor venu, avait fait dire au public qu'il jouerait son rôle en rom. Excellent comédien à tenu parole. Ses tournures de frère Carlo *Beati* ne pouvaient avoir un plus jovial intérêt.

Quant à Beaugallard (c'est l'autre vaudeville), sa sécularité n'est pas si colport-monté : elle a plus de naïveté et de sans-façon. Ce Beaugallard, bon par la crinière, tigre par la moustache, mais chaste de nature et saine-mousse de profession, court les bas à celle fin de conquérir une marquise et ramène une modiste qui s'y trouvait en quête d'un lord ou d'un prince russe. Réciproquement abusés d'abord sur leur véritable position sociale, Beaugallard et la modiste finissent par éclaircir leur imbroglio. La grisette quitte ses grands airs et Beaugallard répudie sa longue chevelure; mais, ainsi réduit à sa plus simple expression, Beaugallard se fait horreur et redemande sa perruque. La modiste ne lui rend qu'un oncle, espèce de donateur moraliste qui chapitre d'importance son copain de neveu et le renvoie à ses premières amours. La perruque de Bardou est assez divertissante, cependant il fera bien de se coiffer d'un autre vaudeville.

Nous arrivons au Cirque avec le *Cheval du Diable*. Satanais en personne a mis le quadrupède enchaîné à la disposition d'un jeune téméraire qu'on appelle Ulrich. Il est bien entendu qu'Ulrich s'est donné un diable en échange de son cheval. Chacun des vœux qu'il va former lui coûtera cinq années de sa vie. La monture d'Ulrich est ornée d'une peau de tigre dont chacune des harloires s'éclaircit au fur et mesure des souhaits qu'il va former. Passé la douzaine, les portes de l'enfer s'ouvrent pour lui. Telles sont les clauses du traité.

Vous comprenez que, tout d'abord Ulrich agit en dissipateur qui ignore le prix du trésor qu'il prodigue. Son ambition est des plus modestes, une armoire, un feston, un titre de chevalier; mais la renommée et les désirs d'Ulrich vont s'accroître en courant. Il veut être comte de Flandre, haut d'Islande, calife de Bagdad, sultan d'Égypte, bref il veut aller dans la lune, et il y va, car son cheval, comme celui de l'Apocalypse, franchit les distances, emglobe les mondes, saute d'un pôle à l'autre. Vitement l'éclair et rapide comme le glaive, Zisko (c'est le nom du cheval) a réalisé tous les rêves bizarres et gigantesques du jeune fou qui, sans qu'il s'en doute, vient de jeter son extrême lustre au vent de ses désirs. Perdu dans le désert, aveuglé par le soleil, brûlé par la soif, pour son dernier vœu Ulrich a obtenu une goutte d'eau, après quoi le cheval fantastique le conduit tout droit en enfer; Ulrich pour commencement de son supplice y est témoin d'un mariage avec accompagnement de feux de Bengale, celui de la fille du comte de Flandre et d'un rival détesté.

Mais que nous importe Ulrich et son odyssee artificielle, c'est après tout Zisko qu'il faut voir, c'est le *cheval du diable* qui est le premier rôle et le premier acteur de la pièce. Zisko abandonné à lui-même, sans frein ni guide dans ses passions comme dans son jeun, excède des tons d'adresse et d'agilité, et par conséquent d'intelligence qui ont excité des bondissements de joie et des trépidations d'admiration. Zisko court, galope, saute, danse, vole, combat et triomphe dans tous les pays et dans toutes les latitudes. Il accomplit quelques bonnetons qui on est assez surpris de trouver sous le sabot du cheval du diable. C'est ainsi que Zisko protège une princesse, sauve l'innocence, punit un chevalier féroce, étrangle des lions de l'Atlas et des ours de la mer Glaciale.

La branche de Daphné.

(Suite. — Voir p. 346 et 362.)

SUITE DE CHAP. III.

— Oui, je vois, dit la jeune fille, vous êtes enthousiaste, mais seulement par les souvenirs du passé; moi, je comprends qu'on le soit et je veux l'être, par le présent, par la réalité. Nous avons gravi lentement jusqu'à ce lieu, guidés, non pas par le seul désir de jouir d'un spectacle magnifique, mais par ce sentiment angoissant l'homme reconnaît qu'il émane de la Divinité : le besoin de s'élever. En prenant possession de ce plateau, nous avons posé un cri de victoire; et notre victoire n'est pas complète. D'autres montagnes sont là qui nous dominent, et le chancelier qui vole au-dessus de nos têtes nous crie : « Non, vous n'êtes pas les rois de la nature, car je monte plus haut que vous ! »

— Et pourquoi? dit Edouard étonné : quelle plus grande gloire n'avez-vous d'êtreindre à ces aiguilles inaccessibles d'un vous découvrent à peine quelques lions encore de terrain ! — Quelle gloire? fit Carlota s'exaltant plus en plus, celle de n'avoir rien au-dessus de soi, si ce n'est Dieu et l'Église!

Et cette gloire, je la pressens aujourd'hui pour la première fois, et je veux la connaître.

— Oui, hélas! fit Edouard, affronter des dangers sans nombre, éprouver un courage digne d'une meilleure entreprise, vouloir, imprudent comme Séméle, voir le Dieu tel qu'il apparaît dans les cieux, environné de toutes ses splendeurs; puis tomber ébloui et précipité!

— Qu'importe! reprit Carlota, c'est là ce que je rêve, c'est là ce que je veux, voilà ma poésie à moi qui t'en connaissais pas ce matin. Tenez, docteur, là-bas est le Vignemale qui nous domine comme nous dominons les roches d'Ileas ou le clocher de Luz. Son sommet est, dit-on, facilement accessible, à peine s'il est blanchi par la neige, il perce au-dessus des nuages; eh bien, c'est au-dessus des nuages que je veux être un instant. C'est de là que je veux rapporter une fleur, un brin d'herbe, ou bien un peu de poussière qui soit le plus beau trophée de mon allum.

— O! señora, fit Edouard, ceci n'est pas de la poésie, c'est de l'exaltation dangereuse; l'air qui souffle là haut, sachez-le, n'est pas fait pour une poitrine humaine, l'ouragan le plus terrible, le froid le plus intense, y résistent en maîtres.

— L'ouragan! Et ces nuages qui couronnent la cime, ne voyez-vous pas qu'ils sont immobiles? Le froid! ne voyez-vous pas ce chancelier qui tout à l'heure planait au-dessus de nos têtes, et qui maintenant se joue entre la montagne et les nuages? Docteur, nous irons là!

— Que Dieu éloigne de vous cette pensée imprudente, señora; le Vignemale est accessible, mais ceux qui y sont montés n'en sont pas tous descendus vivants.

— Qu'importe, s'il en est qui aient survécu! nous ferons de même.

— Non, señora, non! C'est tenter pour une vaine gloire, pour une bien petite conquête, de terribles hasards.

— Quoi, docteur! vous, le héros imprudent du pont d'Enfer, vous qui descendiez à pied, l'autre jour, les versants qui dominent Baréges, l'ascension du Vignemale vous effraye?

— Mes imprudences m'appartiennent, señora; à moi, jeune homme, il est permis d'être loi. Mais à vous, à vous!...

— Allons donc, monsieur, dit-elle en se dégageant, mettez-vous en doute ma force ou mon courage? Vous n'y viendrez pas si vous avez peur, je pourrai peut-être me passer de votre aide, ou bien je dirai : « Qui n'aurait ma suite; » et vos amis me feront cortège à l'envi!

« Eh bien! eh bien! enfants, demanda le général en regardant les deux jeunes gens; quelle grave question vous occupe? Le vent du midi apporterait-il jusqu'à vous, par la brèche du Marboré, la discorde qui désolé mon pauvre pays? »

— Général, dit Edouard en allant droit à don Sébastien, lorsque les conseils ou les remontrances d'un ami sont inefficaces...

— D'un ami! interrompit Carlota.

— Elle n'ira qu'avec moi, dit le général, et je compte bien n'y aller jamais!

— Carlota lança de nouveau vers Edouard le regard le plus délaigué.

« Victoire! victoire! s'écria tout à coup le botaniste en mettant la tête à la surface du plateau, de côté du versant méridional; victoire! Je n'ai pas retrouvé ma sonnette, mais j'ai découvert à pied, à vingt pieds, la plus belle des bruyères, la *menziesia labeoci*; sur mon âme, je la surmonterai *bergamina*! Edouard, venez la reconnaître! »

Mais Edouard n'était plus sur le plateau, il avait emmené son cheval et descendait.

Il gagna de la sorte le hameau qui s'échelonne au pied de la montagne, s'y arrêta et attendit longtemps tout pensif; puis il rejoignit la route qui conduisait à Baréges et la remonta lentement à pied. Parvenu à ce point, tant connu des promeneurs, qui forme le milieu de la distance entre Luz et Baréges, il s'arrêta et attendit encore. Enfin les solitudes de la montagne retentirent un loin; c'était la cavalcade qui revenait de Bergons. Edouard prêta l'oreille; et au milieu du bruit cadencé, mais très-vague encore, de plusieurs chevaux marchant au pas, il crut distinguer un bruit différent, plus rapide, des pas plus marqués; c'était sans doute un des cavaliers qui prenait les devants.

Edouard se mit en selle et se rapprocha plus facilement les pas de deux chevaux; les arriérés étaient cachés à sa vue par un détour du chemin. Puis le bruit devint tout à fait proche, et le jeune homme aperçut, tournant la route et venant à toute bride, sa sœur et Carlota.

Lorsqu'elles approchèrent de lui, Edouard s'avança, Eugénie seule lui adressa un regard empreint de la plus douce affection; Carlota passa en fouettant son cheval et sans tourner la tête, Edouard, vivement affecté, pivota sa monture, rejoignit les jeunes filles, emura quelques instants à côté de Carlota; et enfin, impatienté de n'obtenir d'elle ni un regard ni une parole, il s'empara de la bride de son cheval, et l'arrêta.

« Que faites-vous, monsieur, lui dit-elle, qu'avez-vous? »

— De grâce, mademoiselle, répondit Edouard, écoutez-moi.

— Qu'avez-vous à me dire? Croyez-vous, monsieur le docteur, n'avoir ici que des malades, et pouvoir les guider selon votre bon plaisir? La différence que mon père accorde à vos vœux vous donne-t-elle le droit d'essayer sur moi votre autorité?

— De l'autorité, moi! J'ai voulu user, mademoiselle, de ce droit d'humble conseil qu'on ne refuse jamais à un ami; j'ai voulu combattre un projet dont l'exécution est impossible et peut devenir fatale.

— Que vous importent, monsieur, ma conduite, mes projets et les dangers que je puis courir? Vous aviez-je demandé de me suivre au Vignemale? Avez-vous pensé que vos descriptions tragiques m'effrayeraient comme elles effrayent vos petites maîtresses?

— Et si je n'avais pas connu, señora, combien votre volonté est ferme, comment votre résolution brave tous les obstacles, aurais-je atterré ce projet? Je l'aurais considéré comme un de ces caprices nés de l'inspiration du moment, et qui ne durent pas au delà. Mais lorsque j'ai vu au contraire votre noble courage s'exalter au récit que je vous faisais des dangers du Vignemale, pardonnez-le-moi! — Trop faible pour combattre seul, j'ai imploré du secours!

— Et vous avez appelé à votre aide une de ces puissances qui ne permettent pas de lutter... Vantez-vous donc de votre victoire!... Mais ce droit de me combattre, qui vous l'a donné, je vous prie?

— Oh! mademoiselle! ignorez-vous que ce droit est le privilège sacré de l'homme qu'on accueille, de l'homme dont on a fait le compagnon de ses fatigues et de ses plaisirs? N'iez-vous nul infortuné, et ne pouvais-je l'exercer, moi l'aïné de votre père, moi le frère d'Eugénie et aussi le vôtre; moi, qui vous suis entièrement dévoué, qui vous aime... »

« Assez, docteur, reprit Carlota avec fermeté, je vous remercie de l'affection que vous voulez bien me témoigner, j'accepte ce touchant intérêt comme le prétexte de l'opposition que vous avez mise au seul désir qui m'a fait un instant fait battre le cœur; mais des appréhensions telles que les vôtres sont de nature à m'inquiéter pour mes projets à venir. J'entends être libre, j'entends que on me comprenne; et, pour être mon ami, je veux qu'on ait tous les courages. Reposez-vous, docteur, je vous dégage d'une responsabilité qui désormais vous paraîtrait trop engagée... Adieu, monsieur Edouard, je vous rends à vous-même. »

Edouard, atterré, lâcha la bride qu'il retenait, leva un regard suppliant vers la jeune fille qui fouetta son cheval et se dirigea seule vers Baréges.

« Pauvre frère! dit Eugénie en serrant la main d'Edouard. Albert et Lucien qui courraient en avant de la cavalcade de Bergons les rejoignent au bout de quelques instants.

« Imprudent! dit Albert en se rangeant auprès d'Edouard, pourquoi cette lutte? Pourquoi cette opposition impulsive? — Eh! mon Dieu! fit Edouard, pouvais-je permettre... »

— Enfant l'indiscipline vous donne quelle idée à l'instant même et du sonnet de Bergons s'élançant vers la terrible montagne? Et d'ailleurs, les dangers que vous avez dépeints sont si bien réels? Le Vignemale n'est-il pas une montagne comme une autre? Il semblerait, à vous entendre, qu'il ait occupé le monopole des orages et des tonnerres! Pourquoi voulez-vous qu'un de ces ouragans qui fréquentent les lieux élevés s'en vienne à point nommé? »

— Et si l'ouragan? Est-ce là un plaisir de femme? — Je suis-je pas responsable, presque chaque jour, de son existence comme de celle de ma sœur? Ne comprenez-vous pas que je devais exagérer ces périls?

— Pauvre insensé, qui sans cesse applique le feu sacré sur votre belle statue et qui recule avec effroi dès que brille la première étincelle! Vous qui l'écoutez tête basse, vous ne pouvez voir quel feu animait son beau visage lorsque ses regards cherchaient derrière les nuages la cime du Vignemale! Comme elle grandissait sous cette exaltation que vous lui aviez inspirée! Ainsi posée sur l'une des cimes du monde, on eût dit que des neuf Muses devaient enfin les saintes joies de l'amour!

— Hélas! fit Edouard.

— Hélas oui! vous venez de jouer follement tout votre bonheur.

— Et elle me croit lâche; elle me soupçonne de redouter une roche à pic ou un tonnerillon de neige. Je lui prouverai le contraire.

— Allons, ami, du calme, demain sera passée la grande colère que vous avez causée; demain on vous rendra toute l'estime qui vous est acquise; vous n'aurez pas même de pardon à implorer.

— Demain, non, dit Edouard d'une voix sourde, et sans qu'Albert l'entendit, mais dans deux jours. Ce n'est pas une grâce, c'est une réparation que je veux.

La nuit commençait lorsque toute la cavalcade entra dans Baréges; Edouard et Albert se quittèrent aux premières maisons, et notre jeune docteur, lançant son cheval au galop, remonta le village jusqu'à l'extrémité opposée. En passant devant l'hôtel des Ambassadeurs, il leva la tête; Carlota était à sa fenêtre, et se détournait en l'apercevant.

Edouard s'arrêta devant une maison voisine de l'hôpital militaire, jeta sa bride à un enfant qui jouait sur le seuil, et monta. Au second étage il frappa à une porte sur laquelle était fixé une carte de visite, au nom de « J. Couturier, chirurgien sous-aide. »

La chambre dans laquelle il entra était tout encombrée d'échantillons de minéralogie, d'oiseaux empaillés, de plantes desséchées et de papillons.

« Mon cher maître, dit-il, quel jour nous remettons-nous en campagne? »

— Mais quand il vous plaira.

— Voulez-vous que ce soit demain?

— Oui, à condition de prévenir le docteur R... de qui je dépends.

— Et de bonne heure?

— Selon que vous déciderez.

— Où irons-nous?

— Je vous laisse le choix.

— On n'est pas plus aimable. Que pensez-vous de Capbrex, du lac de Gaube, du pont d'Espagne?

— Tout cela est bien exploré...

— Eh bien! passons au delà. Qui nous empêche d'aller rôder au pied du Vignemale?

— Pourquoi seulement au pied? Je suis monté une fois jus-

qu'au sommet, et il y a bien longtemps que je veux y retourner. Tentons l'ascension, il y a des richesses de toute nature à recueillir là-haut.

— Eh bien ! va pour le Vignemale, fit Edouard tout joyeux ; prévenez le docteur B... ; mais ne me nommez pas. Je vais commander les chevaux.

— C'est convenu ! A quelle heure partons-nous ?
— Cette nuit, avec le clair de lune, à...
— Eh bien ! à une heure ; je serai à votre porte en tenue de montagne.

— A merveille ; je serai prêt ; adieu, dors, dors, prends des forces, et à demain.

Edouard redescendit au galop la rue du village, Carlota était entrée à sa fenêtre.

« Charlot ! dit le jeune docteur en s'arrêtant devant la maison du guide, deux chevaux à ma porte cette nuit, à une heure ; celui-ci pour moi, un autre pour Couturier.

— Vous allez loin ?
— Oui... non... au delà de Pierrefitte.
— Très-bien, monsieur.
— Soyez exact !
— Vous serez obéi. »

Edouard, rentré chez lui, prétextant de la fatigue, annonça une course pour le lendemain, embrassa sa mère, sa sœur, et s'enferma dans sa chambre.

Ayant une heure du matin les deux chevaux étaient devant la porte, et Couturier arrivait armé de tout l'attelage du naturaliste. Une heure sonna à l'horloge des bûches ; Edouard ne paraissait pas, Couturier frappa. Deux fenêtres s'ouvrirent à brève lueur, un premier étage ; l'autre, au rez-de-chaussée. A celle-ci parut le docteur Alceste, un collègue de James.

« Qui va là ? dit-il.
— C'est moi, monsieur.
— Ah ! vous, Couturier, et que demandez-vous ?
— J'attends M. Colleville.
— Oh allez-vous à pareille heure, dans cet air frais ?
— Oh ! que sais-je ? nous mériterions nos forces, les minéraux, les plantes et les papillons ; à Pierrefitte, à Cauterets, dans les ravins, partout.
— C'est aventureux, fit Alceste en refermant sa fenêtre, bon voyage.

— Pardon, mon cher maître, de vous avoir fait attendre, dit Edouard en paraissant sur le seuil, je n'ai pas même le sommeil pour excuse. Sommes-nous prêts ?

— A vos ordres, fit Couturier.
— Eh bien ! en selle et partons.
— Quand vous reverra-t-on, messieurs ? dit Charlot.
— Peut-être demain, répondit Edouard en fonçant son cheval.

— Vous allez donc bien loin ? reprit Charlot.
— Au Vignemale ! cria Couturier en s'éloignant.
— Oh mon Dieu ! s'écria mademoiselle de Gurra en paraissant à la fenêtre du premier étage. — Edouard !... monsieur Edouard !... Charlot, rappelez-le !

Mais les deux cavaliers étaient déjà sortis du bourg ; Edouard ne s'arrêta pas.

Un lever du soleil ils arrivèrent à Cauterets, changèrent de chevaux pour ne pas perdre de temps et se remirent en route. Ils étaient au Vignemale avant midi.

Le temps, jusque-là très-beau, parut changer dans la journée, un coup de vent fit rentrer tous les promeneurs de Barèges, et on put apercevoir quelques gros nuages qui commencent à l'instant les montagnes au delà de Bergons. Cette bourrasque ne dura pas, et l'après-midi fut magnifique.

Le docteur James se promenait sur la route, après son dîner, avec Albert et le capitaine Lucien ; un homme qui venait de Luz à toute bride, le rencontra près de la nouvelle source.

« Monsieur le docteur, lui dit-il, j'arrive d'Héas, il y a un grand malheur chez nous. Un père qui était il y a deux heures dans les ravins, au pied du Vignemale, y a trouvé, affreusement blessé, mais respirant encore, un jeune chirurgien de votre hôpital.

— Dieu ! fit le docteur, c'est Couturier ! Lui a-t-on porté secours ? A-t-il des soins ? Vite, un cheval !

— Oh ! monsieur, dit l'homme, un le sauvera s'il y a possibilité, il est en bonnes mains.

— Imprudent jeune homme ! dit le docteur. Le maudit Vignemale !

— S'il était au Vignemale, dit l'homme, je ne suis pas étonné ; il y a en par là un fameux orage !

— Grand Dieu ! fit Albert, il était allé au Vignemale ?

— Oui, dit James, il était parti cette nuit.

— Seul ?

— J'ignore.

— Mon Dieu ! reprit Albert avec anxiété, Edouard est absent, cette querelle d'hier soir à propos du Vignemale... serait-il avec Couturier ? La catastrophe serait-elle plus grande encore ?

— Courez, grand Dieu ! dit le docteur, sachez cela au plus tôt !

Albert, dans une agitation extrême, se mit à courir vers le village. A ce point il le rencontra le général et sa fille ; Carlota était excessivement pâle et paraissait accablée.

« Monsieur Albert, dit-elle, où allez-vous ? »

Albert composa son visage.

« Je cherche Edouard, dit-il en saluant.

— Il n'est pas à Barèges, dit Carlota.

— Comment, sans que je le sache !

— Le hasard m'a fait sa confidente, je l'ai entendu monter à cheval cette nuit avec un de ses amis.

— Mais, dit Albert en continuant à peine son inquiétude, où est-il allé ? »

La jeune fille hésita longtemps, se prit à rougir, puis balbutia et répondit enfin avec effort :

« Je ne sais pas.

— Quel était son compagnon de voyage ?

— C'était M. Couturier, dit Charlot en survenant.

— Il est au Vignemale ! fit Albert avec effroi... Docteur, cria-t-il, vite, partons, il n'y a pas de temps à perdre ; les malheureux !

— Mon Dieu ! demanda Carlota, qu'avez-vous appris ? Qu'y a-t-il ?

— Rien, mademoiselle, dit le docteur, rien que des craintes ; mais il ne faut pas que personne les partage. Retournez, je vous en conjure... Allez auprès de sa mère, de sa sœur, dites-leur ce que vous voudrez ; mais trouvez-les, occupez-les jusqu'à notre retour. Et vous aussi, Lucien, allez, allez !

Une voiture de poste était prête à quitter Barèges pour conduire quelques personnes à Saint-Sauveur. Le docteur requiert la voiture, s'y jette avec Albert et Charlot. La voiture part de toute la vitesse des chevaux.

Dire quelle affreuse inquiétude agitaient ces trois hommes, dire quel anxiété ils s'informèrent des jeunes gens sur toute la route, dire avec quelle ardeur ils se portèrent sur les traces qui leur furent indiquées, à quoi bon ? Cela se comprit et ne s'exprime pas.

Il était nuit close lorsqu'ils arrivèrent à Cauterets, mais heureusement la lune répandait une vive clarté. Ils prirent des chevaux et partirent en toute hâte, Charlot en tête. Au lac de Gaube ils firent lever plusieurs pères et les emmenèrent.

Jamais ascension ne fut plus rapide. Jamais on ne vit trois hommes gravir avec autant d'impétuosité, de hardiesse, et lutter avec autant de bonheur contre des périls sans nombre, contre des obstacles qui eussent exposé à mille morts des hommes de sang-froid.

Plus inquiet plus impatient, mais non plus infébrile, — car ils l'étaient tous également — le docteur montait le premier ; ses vêtements étaient en lambeaux, ses mains étaient en sang, la sueur coulait de son front ; mais son pied était toujours ferme ; son œil, toujours sûr, n'avait pas perdu la bonne vue.

Avant le jour on parvint au sommet, James le premier, puis Albert, puis Charlot, puis les pères du lac. La lune était descendue derrière l'horizon ; le soleil ne paraissait pas, les objets étaient à peine indiqués par une vague lueur qui n'était pas encore le crépuscule ; il y avait partout des dangers effrayants, et cependant personne ne s'arrêta. Chacun visita en courant l'un des cotés de cet étroit espace, chacun escadant les aiguilles, s'avancant jusque sur des pointes où pendant le jour il eût été frappé de vertige.

Pendant un moment, l'on n'entendit que des pas précipités et des respirations haletantes ; moment d'anxiété et d'inquiétude affreuse !

Après de longues recherches on se rassembla sur le sommet ; James épuisé, désespéré, s'était laissé tomber sans force sur le sol ; Charlot, le bon Charlot, le guide résolu, pleurait à chaudes larmes ; les pères tenaient conseil et demandaient qu'on attendit le jour ; Albert cherchait encore... Soudain un cri, un cri terrible, étrange, retentit derrière une roche vers le sud.

« A moi ! fit Albert d'une voix étouffée, à moi ! O mon Dieu ! soyez béni ! »

On courait... Le pauvre Edouard gisait sur le bord d'une roche de quelques pieds d'écart, qui surplombait l'abîme. Comment, renversé, blessé, évanoui, s'était-il arrêté là et n'avait-il pas été précipité dans les profondeurs des vallées ? Oh ! c'est qu'il y a au-dessus des montagnes et des nuages un regard qui veille sans cesse, une providence qui ne se détourne jamais des nobles âmes ;... la main de Dieu avait retenu, dans une chute sans fin, le corps de ce généreux enfant.

Au moment où les premiers rayons du soleil perçaient l'obscurité, Edouard, à l'aide de cordes, à l'aide des ceintures des montagnards, était amené en lieu sûr. Il respirait, mais son corps était glacé, mais il était couvert de contusions, mais sa tête avait frappé contre les roches ; le sang avait coulé.

Tous ces hommes agouillés autour de la pauvre victime s'étaient partagé le soin de lui rendre l'existence. L'un, c'était James, comptait les battements de son cœur ; les autres cherchaient à réchauffer de leur haleine ses pieds et ses mains... l'une de ses mains du moins, car l'autre était fermée, serrée contre sa poitrine... elle retenait le fatal ferpée destiné à l'album de Carlota, une branche de daphné.

Avec l'attention la plus religieuse, avec de saintes précautions, le pauvre Edouard, qui avait reconnu ses amis, qui leur avait souri, fut descendu de la montagne et déposé dans le cabane de l'un des pères ; on alluma du feu, on improvisa un lit, et James s'installa auprès du malade à qui ces premiers soins procurèrent un sommeil réparateur.

Partez maintenant, dit James à Albert, prenez vos chevaux, emmenez Charlot, faites-moi disposer une chaudière à Cauterets pour cette nuit, une voiture pour demain matin, et envoyez ici une chaise et des porteurs. Courez, ne perdez pas un instant, rassurez nos amis, et préparez sa mère. Je vous suivrai de près. Ses contusions n'ont rien de grave, sa respiration est régulière. Plaise à Dieu qu'il en puisse être de même du pauvre Couturier !

Albert arriva dans la soirée à Barèges. Il courut à l'hôtel des Ambassadeurs, Eugénie lui la première personne qu'il y rencontra. Un regard fut rapidement échangé, Albert souriait.

« Il est sauvé ? lui demanda-t-elle.

— Comment ! fit Albert.

— Je le sais, je l'ai deviné ; il était au Vignemale, il y a exposé sa vie ; mais il est sauvé, n'est-ce pas, nous le reverrons ?

— Demain matin, avec James, dit Albert.

— Flessé, malade ? demanda Eugénie en hésitant.

— Non, reprit Albert, bien qu'il ait couru de grands dangers...

— Oh ! dites-moi tout !

— Pas maintenant, fit Albert, en montrant la porte de madame Colleville, j'ai une mission à remplir.

— Elle ne sait rien.

— Tant mieux !

Eugénie monta précipitamment chez Carlota pendant que le jeune homme entra chez madame Colleville. La belle Espagnole pâlit en la voyant entrer, mais Eugénie courut à elle.

« Maintenant je vous pardonne, lui dit-elle en l'embrassant avec effusion.

— Mon Dieu ! fit Carlota, que savez-vous, qu'avez-vous appris ?

— Je sais... que Dieu a eu pitié de mon pauvre frère qui a pensé mourir pour vous.

« Quelle ! Eh bien ? »

— Eh bien, il revient demain ou du moins on le ramène.

— Oh ! fit Carlota tout émue... et me pardonnera-t-il ?

— One ne pardonnerait-il pas si vous l'aimiez un peu ! »

Carlota se jeta dans les bras d'Eugénie sans répondre. Elle était vaincue, et des larmes abondantes trahissaient sa défaite.

« Écoute, dit-elle à Eugénie d'une voix entrecoupée, il ne faut pas que celle à qui il faisait si résolument les sacrifices de sa vie, attende ici froidement son retour. Fière, je m'humbilierai. Il m'apporte un gage de son dévouement, je lui porterai, moi, le gage de sa victoire. Demain il nous verra les premiers, nous irons à sa rencontre ; chère sœur, le voulez-vous ? »

— Oui, certes, dit Eugénie rayonnante.

— Eh bien ! demain, nous partons d'ici à pied ; Esteban seul nous suivra ; nous monterons à cheval hors du village, et nous irons les attendre auprès de Luz.

— Partez frère ! s'écria Eugénie.

Et les jeunes filles, sanglotant toutes deux, se jetèrent encore une fois dans les bras l'une de l'autre.

Le lendemain, vers midi, la voiture qui portait Edouard et le docteur James s'arrêta devant l'hôtel du *Cheval blanc* de Luz. Le docteur, descendant le premier, tendait la main à son malade, lorsque Albert parut à l'autre côté de la portière. Edouard s'ant au cou de son ami.

« Maintenant, mon cher maître, dit-il à James en lui serrant la main, je vous relève de vous généreuses fonctions.

— Edouard, fit le docteur, vous êtes un ingrat. Vous m'appartenez jusqu'à Barèges ; vous m'obéirez, ou bien je vous reconduis au Vignemale.

— Soit ; rien ne m'effraye maintenant, si vous veillez sur moi. Mais votre œuvre n'est pas complète ; vous avez encore mon pauvre compagnon à secourir.

— Je ne l'oublierai pas, dit James.

— Eh bien, allez à lui. Voici désormais mon guide.

— Postillon ! cria James.

— Non ! fit Edouard ; je vous l'ai dit, je ne veux pas de votre voiture ; je retournerai là-bas librement, au grand air, en homme qui ne veut effrayer personne. Adieu, docteur, que Dieu vous garde et vous récompense. Albert, allez, en selle, et tant mieux ! »

A trois cents pas de Luz, à un détour du chemin, nos jeunes gens aperçurent Eugénie et Carlota, qui avaient mis pied à terre, et qui les attendaient. Edouard poussa un cri de joie ; Eugénie s'élança.

« Mon frère ! » s'écria-t-elle en sanglotant et en le pressant dans ses bras.

Carlota s'avance lentement ; une vive rougeur animait son beau visage ; son regard rencontra celui d'Edouard, à qui elle tendait la main.

« Mon ami, lui dit-elle en tremblant, vous avez été résolu, intrépide ; soyez encore généreux. Je n'ai pas même le droit de vous demander pardon de l'imprudent défi que vous avez si noblement accepté. Je suis à votre discrétion. »

Edouard regarda la jeune fille pendant un instant avec une émotion profonde ; puis il saisit sa main, et la pressa contre ses lèvres. Enfin, il tira de sa poitrine sa branche de daphné.

« Mademoiselle, dit-il tout tremblant, ceci est un souvenir de la montagne ; que ce soit entre nous un gage de paix et d'affection. La pauvre fleur est flétrie, sa douce odeur a disparu, mais elle vient de bien loin... »

— Je me souviendrai, » dit Carlota avec un doux sourire, en plaçant la fleur à sa ceinture.

On remonta vers Barèges en silence. Le vrai bonheur est muet.

La route aux approches du village était couverte de promeneurs.

Le général serra Edouard dans ses bras.

« Bien, mon ami, lui dit-il, bien, mon enfant ; mais maintenant vous prouvez sans failles, mon vieux sang-froid devient nécessaire pour calmer votre jeune tête ; je vous défends de me quitter désormais. »

« Oh ! allez-vous donc chercher là-haut ? dit Lucien en serrant la main d'Edouard.

— Je ne sais, mon ami ; mais j'en rapporte bien du bonheur ! »

— Faut-il donc aller si loin ? reprit le capitaine en regardant Eugénie.

— Non, mon ami, non, reprit Edouard ; on peut le trouver ici même.

— Moi, dit Carlota au secrétaire intime en lui montrant sa fleur, j'y gagne le plus précieux trophée de mon album.

— Oh ! s'écria le botaniste, daphné camuclée, *daphne cneorum*, lauréole, un charnu arbrisseau de la famille des thymélées, l'emblème du courage, une odeur délicieuse ! Il y a encore le daphné *indica*, le daphné *paniculé*, le *passerina*, le *larton* *vaira*...

— Botanique parlant, fit Albert.

— Eh bien, capitaine ? demanda madame B... à Paul S...

— Hélas ! mon rival l'emporte.

— Ah ! dit Albert, c'est qu'il a pris les choses d'un peu haut. »

Exposition des ouvrages de peinture dans la galerie des Beaux-Arts.

BOULEVARD BONNE-NOUVELLE, 22.

L'art vit de comparaison aussi bien que la critique. Tout ce qui peut en élargir le cercle leur est bon et profitable. L'exposition d'ouvrages de peinture ouverte depuis quelque temps, au public, dans la galerie des Beaux-Arts, boulevard Bonne-Nouvelle est, à cet égard, une des plus heureuses idées qu'on ait pu réaliser. Quelques-unes des œuvres les plus remarquables des grands peintres français modernes y sont réunies et forment, malgré des lacunes inévitables tenant au hasard qui a présidé à leur rassemblement, une série instructive pour l'étude de l'école française depuis 1765 jusqu'à nos jours. Elle y est représentée par les noms de David, de Greuze, de Girardet, de Gérard, de Gros, de Prud'hon, d'Ingres, de Géricault, de Léopold Robert, de Léon Cogniet, de Paul Delarochette, d'Horace Vernet, d'Arry Scheffer, de Bouchot, de Sigalon... Mais ce qui donne une valeur toute particulière à cette exposition, c'est la réunion de onze tableaux de M. Ingres dont les premiers remontent à 1808, et dont le dernier a été terminé à la fin de l'année dernière. C'est une véritable bonne fortune pour le public que cette occasion qui lui est



(Exposition de la galerie Bonne-Nouvelle. — Vue de la travée où sont exposés les tableaux de M. Ingres.)

offerte d'étudier, dans la variété de son talent, le grand artiste dont le nom a acquis tant de célébrité depuis quelques années, autour duquel s'est agité tant d'enthousiasme d'une part, tant de polémique de l'autre; le chef d'école enfin dont la discipline a formé des élèves si distingués et brillant aujourd'hui aux premiers rangs par la sérénité et l'élevation de leurs compositions. C'est une occasion unique de comparer M. Ingres à lui-même. Jamais probablement le public ne sera admis une seconde fois à voir à la fois onze tableaux de ce maître qui ne se prodigue pas et se montre peu courtisan de la popularité qu'il a acquise. Il se prodigue si peu, que la plupart des tableaux exposés à la galerie du boulevard Bonne-Nouvelle, quoique remontant à des dates déjà anciennes, seront des nouveautés, de véritables révélations pour l'immense majorité de ceux qui la visiteront. Cette exposition est donc une très-heureuse idée au point de vue artistique. Elle est mieux que cela encore; elle est une bonne action. Elle a lieu au profit de la caisse de secours et pensions de la société des artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, architectes et dessi-



(Exposition de la galerie Bonne-Nouvelle. — Dessin à la plume, par G. Jeault, appartenant à M. Marcille.)

nateurs (1). Elle n'a pu être réalisée qu'au moyen de prêts

(1) Le but de cette association est la création d'une caisse de secours et ultérieurement l'établissement d'une caisse de pen-

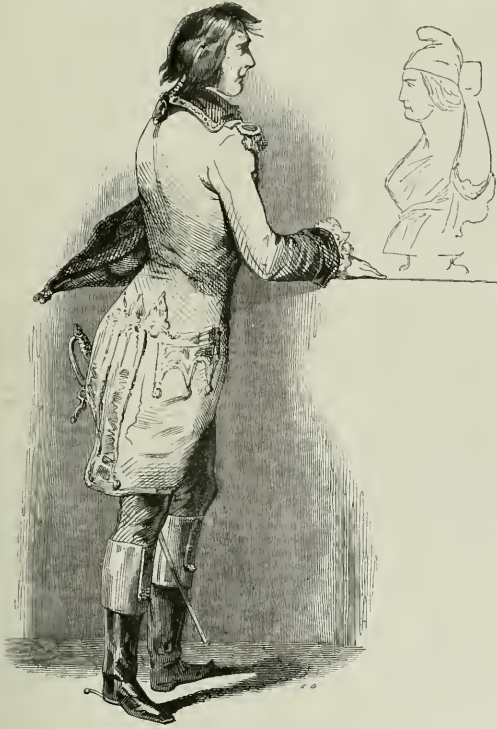
sions dans l'intérêt des artistes faisant partie de l'association. Sont aptes à en faire partie tous les artistes et amateurs français et étrangers. Il faut pour cela être agréé par le comité et payer une cotisation mensuelle de 50 centimes, destinée à former le

premier fonds social. Le siège provisoire de la société est chez M. le baron Taylor, rue de Bondy, 50, à Paris. Les cotisations doivent être portées chez M. Thuillier, agent trésorier, rue Boucherat, 51.

obtenus de la complaisance des amateurs, propriétaires des tableaux. Il est juste de signaler leurs noms à la reconnaissance publique. Ce sont : madame la duchesse d'Orléans,

madame la baronne Janin, fille de L. David, madame la baronne Gérard, madame Emile de Girardin; MM. Delessert, Chassagnole, Marcite, le comte Pourtalès, le marquis d'Her-

ford, le marquis de Véric, A. Didot, F. Laneuville, Marcotte, P. Périer, Odiot, Lacaze, Aumont, le duc de Fitz-James, le marquis de Pastoret, le comte Turpin de Crissé, le comte de



(Exposition de la galerie Bonne-Nouvelle. — La tête de la république, dessin de Charlet, appartenant à M. Belloc.



(Exposition de la galerie Bonne-Nouvelle. — La queue de la république, dessin de Charlet, appartenant à M. B. Ilco.

Lariboisière, le baron de Foucaucourt, le duc de Rohan-Chabot, le maréchal Valée, le comte Gallois, Léon Cogniet, Dantan, Edouard Bertin, Belloc, Paillet, Seurre, Chevalier, Pajou, Rollet, Moreau, Robinet.

Cette intéressante série de tableaux commence, dans l'ordre chronologique, par Greuze, ce peintre si original de l'école française, qui, malgré un voyage à Rome entrepris pour mériter les suffrages de MM. de l'Académie, ne put heureusement réussir à roidir et fausser son talent et échappa au danger de devenir un médiocre peintre d'histoire, pour rester un modèle de grâce naïve, exquis, dans son genre, quand il n'est pas déparé par la coquette et le marié. Son nom seul évoque, pour la mémoire, les apparitions de ce qu'il y a de plus charmant en ce monde, de fraîches et délicieuses têtes de jeunes filles, rendues avec une suavité de pinceau qu'il a été donné à bien peu d'artistes d'égal. La mode, qui reprend ce qu'elle avait délaissé, applaudit ce qu'elle avait dédaigné, est revenue depuis quelques années à Greuze avec

une sorte d'engouement. Sous l'influence de la réaction opérée par David, il avait dû nécessairement être écarté par la théorie exclusive des novateurs, bien trop affairés autour de

embrassé par ses marmots, ou à un vieux bonhomme paralytique soigné par ses enfants. Au commencement de ce siècle, il n'y avait guère place pour Greuze au milieu de toute la légion des Grecs et des Troyens. Un demi-siècle auparavant, c'étaient des bergers et des bergères, Vénus et une foule de petits Amours qui lui faisaient concurrence.

« Le goût est si misérable, si petit, dit Didrot, que louchier aura plutôt vendu cinquante de ces indécentes et plates marionnettes, que Greuze ses deux sublimes tableaux. » — On voit à la galerie des Beaux-Arts quatre toiles de Greuze : 1° Un joli tableau de genre, intitulé : *Le Miroir cassé*; 2° Une *Etude de jeune fille*, ayant ce voluptueux abandon et ce charme d'innocence qu'il sait si bien donner à ses têtes; 3° Une *tête d'enfant*, pleine de délicatesse et de douceur; 4° Un *portrait de l'île*, le graveur, portant la date de 1763. Ce portrait, peint à pleine pâte, est d'une touche facile. Le travail spirituel du pinceau, en accusant d'une manière brisée les non-



(Exposition de la galerie Bonne-Nouvelle. — Scène de brigands, tableau par M. Léopold Roert, appartenant à M. le baron de Foucaucourt.)

l'agora ou du forum, trop majestueusement drapés dans la chlamyde ou la toge pour se commettre dans une scène de village et daigner accorder leur attention à une mère

portant la date de 1763. Ce portrait, peint à pleine pâte, est d'une touche facile. Le travail spirituel du pinceau, en accusant d'une manière brisée les non-

breux petits méplats de la face, communique une saillie au modelé, donne à la carnation une vivacité de reflets accidentés, qui rend ce mode d'exécution pittoresque on ne peut plus pittoresque. Aussi placé à côté d'un portrait exécuté avec cette libre allure au trait dont la touche soit écrasée et fondue, celui-ci sera tué par le premier. C'est le mauvais tour que jouait un jour à un grand personnage une tête également peinte par Greuze. Et quelle était cette tête? C'était celle d'une méchante petite... (je ne fais scrupule d'écrire en 1836 le mot dont Diderot ne se privait pas en 1765). Enfin ce n'était qu'un méchant petit tête, et pourtant, ajouta-t-il, voyez comme M. l'introduit de ces amassadeurs, qui est à côté d'elle, on est deviné un bien, des aplats, blafant... je n'ai jamais vu un pareil dégalé... — Outre ces quatre peintures, il y a encore un dessin dans lequel Greuze a crayonné tête de ce même Diderot, qui, tout en racontant un trait d'artiste, l'aimait et le priait. D'ailleurs, l'auteur des *Salons* avait aussi aimé la jolie madame Greuze quand il était jeune et qu'elle s'appelait mademoiselle Babuti, et il nous raconte à ce sujet une histoire cavalière que je ne garderai bien de vous redire. Je remarquerai seulement, pour ceux qui la connaissent, qu'en faveur de ses souvenirs, du temps où il la voyait « dans sa petite boutique de libraire, sur la qui des Augustins, poupine, blanche comme le lis, vermeille comme la rose » il eût dû se montrer moins désinvolte et parler moins brutalement de certaines parties d'un portrait, traitées avec trop de complaisance par le peintre, toujours amoureux des charmes de sa femme. Il est vrai qu'il s'exprimait ainsi en 1765. Je ne sais qu'il âge avaient alors les charmes de mademoiselle Babuti, devenue madame Greuze. Quant à Diderot, il avait cinquante-deux ans! — Mais revenons à la galerie des Beaux-Arts.

Après Greuze, le premier peintre que nous y rencontrons dans l'ordre des temps, c'est DAVID. Parmi les tableaux de ce grand maître, offerts ici à la curiosité, nous signalerons surtout la *Mort de Socrate*, la plus belle de ses créations, et une des plus belles compositions des temps modernes. La plupart de la connaissance que par la gravure, mais la tranquille gravité des figures, la simplicité avec laquelle elles sont distribuées, comme dans un bas-relief, ne permettent pas que ceux qui l'ont vue une fois oublient jamais la disposition de cette scène solennelle. Socrate, assis sur son lit, la main gauche élevée vers le ciel, la droite étendue vers la coupe de cigne que lui présente, en détournant la tête et en fondant en larmes, le serviteur des Onze, prononce les suprêmes paroles de son grave entretien avec ses disciples. David avait peint d'abord l'enfant de la coupe, qui, dit André Chénier, Socrate ne la saisit que lorsqu'il aura fini de parler. « Ce geste machinal de la main, cette mort au-devant de laquelle elle s'avance, et qui ne peut distraire la sublime préoccupation du sage, font ressortir d'une manière saisissante la divine sérénité empreinte sur la figure de Socrate. Autour de lui, ses disciples restent stupéfaits d'admiration ou s'abandonnent au désespoir. Criton, la main familièrement appuyée sur le maître qui il va perdre, reçoit avidement ses derniers enseignements. Au pied du lit, un personnage enveloppé dans son manteau, et plongé dans un recueillement profond, tourne le dos à Socrate, comme s'il craignait de n'être plus maître de sa douleur, en contemplant cette adorable résignation. Ce personnage est généralement désigné sous le nom de Platon. Sa virginité apparente est un anachronisme, car Platon n'avait que trente ans lors de la mort de Socrate. Mais cette tête de vieillard s'allie mieux que celle d'un jeune homme, avec l'idée de l'antique doctrine du philosophe le plus célèbre de la Grèce. Ici David a sacrifié la chronologie à la convenance; et il a bien fait. Au fond du cachot, on aperçoit sur l'escalier qui y descend, la famille éplorée de Socrate que l'on emmène. Ses derniers moments ne doivent pas être troublés par les cris et les pleurs des femmes et des enfants; ils appartiennent à ses disciples, qui en ont dû compter un monde. Cette magnifique composition fut exécutée en 1787, pour M. de Trudaine. Si ce n'est quelques gestes un peu maniérés et l'insignifiance d'une ou deux figures, la critique ne trouverait rien à y reprendre; mais ce qui en amoindrit l'effet, il faut le reconnaître, c'est le mode de l'exécution trop fine, trop amoureux-ment préoccupée de l'élegance du dessin et du rendu des détails; c'est cette savante précision anatomique des extrémités, cette coquette juvénile de la forme, cette sottise du pin-céon, qui amoindrent et distraient l'attention de l'inséparabilité de la scène sur laquelle elle devait se concentrer. C'est le coloris qui égaré. La lumière, ne prend, au contact de ce drame, aucune valeur propre, et oublie de l'annoncer vaguement à l'âme, on s'harmoïnisme avec lui. Foin, appliqué à peindre la mort de Socrate, eût été plus sévère; il l'eût traité dans le *mode doré*, suivant l'heureuse expression d'un critique éclairé. Mais il n'eût jamais imaginé cette tête resplendissante de pensée, c'est une gloire éternelle pour David de s'être élevé jusque-là. — Voici un autre tableau qui est aussi, dans son genre, une des œuvres les plus remarquables sorties du pinceau de David; c'est le portrait de *Marat expirant*. Il est représenté dans sa baignoire; sa tête est renversée; son bras droit tombe le long de la baignoire; il tient encore la plume avec laquelle il vient d'écrire ces mots: « Vous donnez cet assignat à cette mère de cinq enfants; et dont le mari est mort pour la défense de la patrie... » Dans sa main gauche, appuyée sur la sonde verte qui recouvre la baignoire, est un papier, sur lequel on lit cette dernière ligne transmise de la lettre adressée à Marat par Charlotte Corday: « Il suffit que je sois bien malheureuse pour avoir droit à votre bienveillance. » A terre est le couteau ensanglanté dont il vient d'être frappé. Sur une mauvaise caisse en bois blanc, portant cette inscription: « A Marat, David, on voit un assignat de cinq francs et un panier de plouf. La caisse, placée en guise de table, les draps rapiécés, la frêle nuée de la salle expriment l'idée de la misère. La veille de la mort de Marat, David, envoyé par la société des jacobins pour savoir de ses nouvelles, l'avait trouvé dans son bain. Il reproduisit les détails qui l'avaient frappé. Cela est saisissant de vérité et

rendu avec une puissante sobriété d'effet. La simplicité, l'unité, qui régnaient dans cette peinture, en élevèrent le style à une hauteur singulière. La repoussante figure de Marat semble se transfigurer au contact de la mort, et, sous la forme dessin qui la modèle, elle emprunte, malgré sa laideur, une sorte de correction sévère, un certain caractère de grandeur, qui commande l'admiration. Cette tête, autour de laquelle s'enroulent des lignes grossières, une tache involontairement Michel-Ange. C'est la mort-torpe, le même simplicité, la même laideur, la même science de dessin. Ce portrait fut exposé pendant quelques jours avec celui de Lavoisier, sur un autel, dans la cour du Louvre. La Convention le fit placer ensuite dans le lieu de ses séances, et l'en fit bientôt retirer quand les restes de Marat furent enlevés du Panthéon, dont David lui avait fait accorder les honneurs. Il y a quelques années, un particulier en fit l'acquisition pour un prix modique. Il est fâcheux que de pures considérations aient privé notre musée d'une œuvre qui devrait lui appartenir. — *Bonaparte au mont Saint-Bernard* est encore un des tableaux de David ayant une grande célébrité. On a critiqué l'effet théâtral de ce tableau; ceux qui ont traversé le Saint-Bernard apportant ici leur petite érudition de montagnard, ont blâmé le cheval ardent qui se cabre sous le premier consul, et ont dit avec une excellente jularique qu'il n'y a à l'ordinaire que des mulets qui se traînent péniblement et soufflent de même. Mais qu'y faire? Le premier consul, qui le savait bien, puisqu'il avait fait lui-même le passage à mulet, avait dit à David: « Je veux être peint comme sur un cheval fougueux. » Il avait le droit d'avoir une fantaisie. Encore s'il n'eût eu que celle-là. Mais quand David le pria de poser, il s'y refusa. « A qui bon? dit-il. Ce n'est pas l'exacritude des traits, un petit pois sur le nez qui fait la ressemblance, c'est le caractère de la physionomie qu'il faut peindre. Personne ne s'informe si les portraits des grands hommes sont ressemblants. Il suffit que leur génie y vive. — Vous n'apprenez l'art de peindre, » répondit l'ex-montagnard, devenu courtois. Et il fit un cheval qui était faux et un portrait qui n'était pas ressemblant. Mais il donna à sa composition une certaine tournure monumentale qui la grava dans la mémoire comme un type. Ce tableau doit être accueilli par nous à ce titre. Il ne sera resté une des meilleures médailles de l'art. — Je me suis un peu arrêté à ces peintures de David, mais non seulement à cause de leur importance réelle, mais encore parce que ces œuvres ont été de plus d'un demi-siècle, examinées des cabinets qui les recueillent, sont des choses nouvelles pour les jeunes générations, et surtout parce qu'il est bon de protester contre l'injustice des dédains manifestés depuis quelques années contre ce grand artiste. Félicitons-nous de voir l'esthétique moderne entrée dans des voies plus larges, mais ne repudions pas pour cela nos gloires passées. Les réactions sont de leur nature exclusives, et dépassent le but. N'est-il pas de bon goût aussi de dénigrer, de nier Voltaire? Le temps fera justice de ces ridicules.

En regard du Socrate de David est un tableau célèbre qu'il a inspiré: *Hippocrate refusant les présents d'Artaxerxès*, de Girodet, tableau daté de 1792 et qui eut un succès exagéré à l'exposition de 1797. Il appartient à l'école de médecine. — Près de là est une répétition en petit du *Bélisaire* de Gérard. N'oublions pas, après avoir mentionné le portrait de *Ducis*, si facilement et si rapidement peint, et celui de *mademoiselle Mars*, si connu par la reproduction qu'en a faite la gravure, de signaler à l'attention une petite ébauche dans laquelle le même artiste a représenté, d'une manière très-dramatique, *Marcus rentrant dans Rome*. Cette ébauche a appartenu à Girodet. — Gros est représenté par deux portraits et quelques esquisses; *Uérin*, par deux esquisses. — Trois tableaux et cinq dessins permettent d'étudier un peintre dont les œuvres sont rares, qui a été lardivement apprécié et que l'on a sur-nommé, à juste titre, le Corrège français; je veux parler de Prud'homme. Ces tableaux sont: *le Phénix entraîné par l'Amour et saurée par le Repentir*; *2° Vénus et Adonis*; *3° Phrosine et Mélidor*. Prud'homme est un poète qui nous transporte dans le monde de ses rêves, dans ce monde fantastique à teintes vaporeuses, où il promène ses dieux aériens, nul n'étant mieux que lui le clair obscur, ne soit fondre un contour avec plus de suavité, nul en conservant l'élegante pureté de la forme. On Va réhabiliter, on l'innocentier nul. Viendra-t-on à bout de l'éclair? — Nommons à côté de lui un autre poète révérent, non plus sensualiste comme Prud'homme, mais idéaliste et cherchant à traduire les mystérieuses affections de l'âme. M. Ary Scheffer, et citons, parmi les toiles les plus intéressantes de cette précieuse exposition, le *roi de Thulé* et la *Françoise d'Armini*, cette œuvre prise pendant la vie d'une si forte ardeur, que l'amour, suivant l'expression du Dante, ne l'abandonne pas aux enfers. Elle glisse dans les ténébreux éternellement réunis, suspendue à l'âme de son amant. — Une scène de brigands, de Léopold Robert, offre une particularité curieuse: les figures sont des portraits de brigands italiens, qui se trouvaient alors emprisonnés au château Saint-Ange. — M. H. Verel, ce peintre si heureusement doté, dont l'intelligence est si rapide, le pinceau si fécond, si souple, si spirituel, ne pouvait faire défaut à l'exposition du boulevard Bonne-Nouvelle. On y reverra, avec un vif plaisir, entre autres tableaux de lui: *Judas et Thamar*, *Rébecca à la fontaine*, une *chasse dans les marais Pontins*, exposée il y a plusieurs années; le tableau si bien réussi, intitulé: *Porte de Constantin*, — une autre toile moins connue: *La brèche de Constantin*. — N'est-ce pas également une bonne fortune pour ceux qui n'ont pas été à même de le voir, de faire connaissance avec les compositions si célèbres de M. Delaroché: *l'Assassinat du duc de Guise*; *le Richelieu* et *le Marcin*. — Nommer les trois tableaux de M. Léon Goussier: *Épisode du massacre des innocents*, *le Titovet* et *sa fille*, l'enlèvement de *Rosbecca*, c'est également réveiller les souvenirs de tous les amateurs des arts. — Citons encore avec plaisir d'arriver à M. Georges, *Balth et Balth*, *Comment l'esprit vient aux filles*, d'Hersigny; *Bacchus et Érigone*, de Bouchet; *Plume enlève*, de Sigalon; deux énergiques dessins à la plume de Gericault,

(comme dans la finnoise main de Michel-Ange, on y reconnaît la grille du roi). Enfin la tête et la queue de la République, deux dessins exécutés par Charlet, la veille de sa mort et que reproduit l'illustration.

Ce qui donne à l'exposition de la galerie des Beaux-Arts tant d'attrait et de nouveauté, c'est la réunion inattendue de onze tableaux de M. INGERS. Depuis longtemps M. Ingers avait formellement proposé à exposer. C'était fois il se présente au public, non plus isolé, ne se révélant qu'à demi, mais au contraire se complétant par les manifestations de son talent sans toutes les fâces. Dans cette collection de chefs-d'œuvre, ses tableaux accablés comme ceux d'un maître vénéral, sont seuls à l'écart comme au fond d'un sanctuaire. La première impression qu'ils font éprouver, c'est l'étonnement causé par la variété de manière et de coloris qui les distinguent. La plupart de ces tableaux ont une grande valeur artistique. Mais la peinture de M. Ingers, en général, ne séduit, ni n'impose l'admiration tout d'abord; il faut une sorte d'initiation pour être captivé; et alors quand on s'y est laissé gagner, elle a pour effet inévitable de dégoûter de la peinture laïque. N'est-ce pas la l'indie de grandes et puissantes qualités? Si, cédant à desir naturel qui nous porte à analyser nos impressions, nous venons à nous demander quelles sont ces qualités qui nous dominent dans les œuvres de M. Ingers, nous éprouvons d'abord un certain embarras à répondre. Vis-à-vis d'un peintre coloriste, on ne discute pas son impression, on la subit. Vis-à-vis d'un talent rêveur ou passionné, le charme s'empare de vous sans que vous puissiez vous en défendre. M. Ingers n'a pas la séduction du coloris; son génie est dépourvu de sensibilité, sa peinture s'adresse plus à l'intelligence qu'à l'imagination. Ce qu'on admire généralement en lui, c'est la composition et le dessin. A cet égard, l'enthousiasme de ses admirateurs est peut-être trop exclusif. Il y a tel peintre, bien inférieur, du reste, à M. Ingers, chez qui la composition sera plus claire, plus simple, mieux ordonnée. Il possède à son haut degré, il y aurait foué ou mauvais foi à le nier, le culte de la forme; la science du dessin, c'est là le côté fort de son talent. Cependant, il est peut-être permis de remarquer, que si son trait est souvent d'une exquise pureté, quelquefois aussi il manque d'élegance et est déparé par des négligences inexplicables. Ce qui, à mon avis, contribue aux traits de ce grand artiste, une valeur toute communautaire, ce qui nous attache en elles, nous y ramène et nous y retient, c'est une qualité indélébile, sans laquelle les autres, même les plus importantes, ne sont rien, c'est le style. C'est par là surtout que brillent les tableaux de M. Ingers. Le style et le sentiment de la convenance! le sentiment se fait remarquer chez lui, non-seulement dans la conception et la disposition de son sujet, mais encore dans son coloris. A cet égard, les onze tableaux exposés à la galerie des Beaux-Arts servent à faire reviser le procès jugé contre l'artiste sans l'entendre. Si la couleur n'est pas chez lui une qualité originale, individuelle, ou moins il n'est pas réduit à ce triste et uniforme coloris qui lui prêtait ses destructeurs, il possède une gamme, sinon brillante, du moins variée dans ses nuances, et il sait en faire un heureux emploi. Pour abréger une comparaison que nous pourrions poursuivre entre ses divers tableaux, il nous suffit d'indiquer la différence qui existe entre son tableau représentant la cour de Philippe V, sa *Stratonice* et sa *chapelette Sicilienne*. Celle-ci, il est vrai, sort de sa manière. Il s'y montre coloriste comme un Vénitien. C'est une grande œuvre dans une petite toile. — Dans le *Philippe V* donnant l'ordre de la Toison d'or au maréchal de Berwick, après la bataille d'Almanza (Rome, 1818), scène où les personnages sont parfaitement disposés et qui semble avoir été prise sur nature, l'éclat des couleurs est en rapport avec l'apparat de la cérémonie, et il est habilement maintenu dans un effet harmonieux. On croit sentir l'air lourd et concentré de cette salle où se pressent tous ces grands d'Espagne pleins de morgue et de hauteur. Ici, règne une froide magnificence; dans la *chapelette Sicilienne*, la nudité et le recouvrement; dans la *Stratonice* (Rome, 1840), des teintes plus fraîches, plus jointives, plus légères, plus vaporeuses, un emploi plus recherché du clair obscur sont en harmonie avec la scène mystérieuse d'amour, qui se passe autour du lit d'Antiochus. Ce sont là de ces nuances fugitives qui échappent aux coloristes proprement dits. Ils ont une belle note, et ils en abusent le plus souvent à tort et à travers. Si nous examinons le tableau en lui-même, nous trouverons qu'il a quelque chose d'étranger, de curieux, qui nuit à son premier effet. Ce n'est pas une peinture qu'on accepte. C'est le travail d'un architecte, d'un archéologue, une mise en œuvre, pleine de patience et d'habilité, de matériaux heureusement choisis et reproduits avec exactitude; mais cette précieuse restauration, empruntée à Pompéi et à Herculanium, distraie l'esprit, qu'elle amuse, du sujet principal. L'écule qui recouvre le lit du jeune prince est d'un goût charmant, mais pour en étudier les détails si délicats, on oublie l'intéressant malade. Toute cette architecture polychrome est sans doute exacte, je ne le conteste pas, mais la pourpre qui revêt à moitié le fil des colonnes se rapproche trop de celle des vêtements. D'un autre côté, quel lève d'éclofes pourpre, lilas, orange, bleu d'azur, vert d'émeraude! La Stratonice est une ravissante statue; seulement, la main gauche paraît mal emmanchée avec le bras. Peut-être aussi y a-t-il un peu de rouille dans la ligne qui tombe de son épaule gauche jusqu'à son pied, elle répète d'une manière trop parallèle les aplombs des cannelures de colonnes et des autres perpendiculaires qui l'enlacent. On a critiqué, à tort, suivant moi, son isolement du groupe principal. Elle est revenue, elle a deviné l'amour d'Antiochus, elle commence à le partager; ce n'est pas seulement la convenance, c'est le trouble de son cœur qui l'empêche d'approcher de ce lit, sur lequel pleure un père, qui est son époux. Cette situation à l'écart de Stratonice justifie le geste un peu dramatique du médecin, qui, la main sur le cœur du moribond, vient de découvrir son secret. C'est lui qui forme le lien de la scène, qui y rattache Stratonice. Ce tableau est exécuté avec une finesse merveilleuse,

mais le moelleux du pinceau, la suavité de la touche, n'ont pu cependant triompher de la sécheresse des détails. Une ou deux lignes égarées dans les angles restent en dehors de l'ordonnance générale, entre autre une femme sans tête, assise et à moitié masquée par une colonne. — Un des tableaux qui a dû le plus contribuer à fonder la réputation de dessinateur de M. Ingres, c'est son *Odalisque* (Rome, 1814), appartenant à M. le comte Pourtalès. Chaste, nu, rêve de beauté exécuté dans ce style clair, transparent, qui constitue l'événement de ces jeunes années, la première manière des grands peintres. Plus tard, la science vient compliquer l'inspiration et voiler cette première limpidité de la pensée. Ici le contour semble avoir seul préoccupé l'artiste; la série de plans successifs d'ombre, de lumière et de reflets qui constitue le relief a été supprimée. Une lumière égale est répandue sur toute cette carnation. C'est calme, simple comme une fresque antique. La ligne générale se balance d'une manière harmonieuse, rompue malheureusement pourtant par le raccourci de la jambe gauche, qui paraît devoir venir se rattacher beaucoup trop haut au tronc. — Vis-à-vis de ce tableau est une autre *Odalisque* (Rome, 1859). Celle-ci, mollement étendue sur des coussins, les yeux voilés de volupté, écoute d'un air distrait le chant d'une esclave accroupie près d'elle. Au fond, un esclave noir a les yeux fixés sur le côté par lequel va entrer le maître du harem. Cette odalisque, moins chaste que la première, est d'un mouvement tourmenté. La monnaie blanche enveloppant la partie inférieure du corps termine la figure d'une manière peu gracieuse qui rappelle le

Dessin in piseum mulier formosa superne.

Le modèle est faiblement accentué. Les bras, rejetés en arrière, et la main droite, qui soutient la tête, sont ravissants de grâce et de souplesse. — *Françoise de Rimini* (1819), petite toile peinte avec une grande finesse dans des préoccupations d'archaïsme. La main qui laisse tomber le livre est précieuse de modelé et de fini. — *Jean Pastourel*, etc... (1821) est un pastiche qui rappelle les peintures sur vélin du moyen âge. — Le fond de la petite chapelle consacrée aux tableaux de M. Ingres est occupée par *Œdipe et le Sphinx* (1808), envoi de Rome de troisième année. — A droite est le *portrait de M. Bertin* (1852); ici le modelé est d'une puissance extraordinaire; c'est de la statuaire. La ligne générale est si serrée, qu'on ne s'aperçoit pas, qu'on ne tient ni compte de quel-ques irrégularités d'ensemble fournies sans doute par le modèle. La franchise, le sens-facon de l'attitude, l'insouciance du costume, achèvent de peindre l'homme. Cet énergique portrait est, à mon avis, le chef-d'œuvre de l'exposition de M. Ingres. — A gauche de l'*Œdipe* est un portrait également célèbre, celui de *M. le comte Mole* (1854). Dans le *Bertin* les mains sont sacrifiées; ici elles ne sont pas dessinées avec le soin qu'on devait attendre d'un aussi habile dessinateur, et cette élégance qui s'alliait bien avec la distinction aristocratique qu'on s'est plu à reconnaître dans ce portrait. La touche libre, étreinte du pinceau et confond dans son procédé uniforme la molle flexion qui caractérise les veines et la rigidité des tendons. — Le dernier tableau de cette remarquable exposition est une œuvre terminée de la veille. Le *portrait de madame la comtesse d'Haussonville*. Elle est représentée debout, légèrement cambrée, et prenant son point d'appui sur l'avance d'une chaise, complètement masquée de velours bleu, ce qui rend moins sensible la singularité du choix de l'emplacement. Le corps est svelte et souple. Le laisser-aller de la pose ne manque pas de grâce; les mains seules laissent à désirer. Le dessin en est roide; elles font un peu disparate dans l'agrément de l'ensemble. Les plis de la levre inférieure, minutieusement accusés, contrastent aussi avec la touche effacée qui régit dans le reste du visage. La robe, les meubles, les vases de porcelaine de la cheminée, les fleurs qui les garnissent, tout cela est rendu avec une patience et une habileté de pinceau prodigieuses. Tous ces détails, bien que traités dans une gamme sourde et harmonieuse, n'en font pas moins, par l'importance que l'artiste leur a donnée, concurrence à la figure. C'est le même système que dans la *Stratonicé*. Ce n'est pas d'ordinaire celui des maîtres de l'art. Là ne s'est pas arrêté le travail complaisant de M. Ingres. Il s'est encore imposé la difficulté d'une glace qui réfléchit le modèle et son coquet entourage. Que ne ferait-on pas pour satisfaire la fantaisie d'une jolie femme?

Quand on a parcouru avec attention toutes ces toiles, on est bien forcé de reconnaître que M. Ingres n'est pas un peintre aussi opiniâtre dans son dessin et dans son coloris qu'on avait voulu nous le faire. On serait tenté plutôt de s'étonner de son hésitation et de son absence de système. Bien des jugements érosés tomberont devant cette exposition; les jugements à huis clos ne valent rien par les arts. Terminons en exprimant nos regrets que M. Ingres dépense son beau talent dans ces petites toiles de cheval, et que parmi tant de peintures monumentales confiées depuis plusieurs années à des mains intelligentes, l'auteur du plafond d'Iliome n'ait pas accepté une place digne de lui pour léguer une belle page de sa à l'avenir.

Correspondance.

A M. F. T., à Constantine. — Envoyez, monsieur, le texte, et si vous pouvez, les dessins. Il sera fait tout ce que vous désirez. Mille remerciements.

A M. D., à Paris. — Il y a longtemps que nous y pensons. Nous avons même fort avancé le travail; mais il nous manque encore quelques éléments nécessaires pour l'échever.

A M. Y., à Strasbourg. — N'en croyez pas un mot.

Les chemins de fer d'Allemagne.

La France reste trop indifférente au mouvement politique et industriel qui s'opère en Allemagne; c'est pourtant là que elle doit chercher ses alliances, son point d'appui pour soutenir le rôle qu'elle est appelée à jouer en Europe; c'est là qu'il y a quelques années encore, elle eût trouvé des intérêts communs, des sympathies à toutes les époques; c'est là qu'elle a la fois cordiale et loyale. — Telle est l'opinion que rapportera d'une excursion au delà du Rhin, tout voyageur sérieux, qui se sera appliqué à constater la véritable expression du sentiment national.

L'Allemagne devient industrielle et fait dans cette carrière des pas rapides; les expositions de Vienne et de Berlin révèlent chaque année de nouveaux progrès. — L'association dominière n'a pas eu seulement pour conséquence de simplifier les relations des États entre eux, elle a singulièrement développé le travail national; après lui avoir créé les moyens d'approvisionnement des marchés intérieurs, elle s'occupe de lui ouvrir des débouchés à l'extérieur; la Prusse est sollicitée de toutes parts à créer une marine militaire pour protéger sur les mers le pavillon de l'association; — les barrières qui séparent l'Allemagne de la Belgique et du port d'Anvers s'abaissent peu à peu. Que résultera-t-il de ce mouvement? Des difficultés nouvelles pour l'alliance politique et commerciale de la France avec la grande association germanique. — Nous avons négligé l'Allemagne, alors qu'elle n'avait qu'une faible production manufacturière, nous l'avons laissé profiter de tous les avantages que lui procurent ses richesses minières, le bas prix de sa main d'œuvre, en même temps que nous blessions sans motif plausible son amour-propre de grande nation. — Après avoir assuré sa consommation par la création de produits similaires, égaux en qualité, supérieurs en bon marché à ceux de notre industrie, elle ira chercher ailleurs qu'en France les échanges nécessaires pour lui assurer de nouveaux débouchés. — Le terrain perdu ne pourra être regagné que par des sacrifices pénibles, qui seront impérieusement réclamés par l'intérêt des deux pays et surtout du nôtre. — L'alliance intime de l'Allemagne et de la France qui ont à résister l'une aux envahissements de la Russie, l'autre aux empiétements de l'Angleterre, n'est-elle pas dans un avenir prochain nécessaire pour le repos du monde?

A ce point de vue, l'établissement des chemins de fer en Allemagne mérite une attention toute spéciale. Pendant que nous discutons à perte de vue sur l'utilité de ces voies de communication, sur la convenance de leur exécution et de leur exploitation par l'État ou par des compagnies, l'Allemagne s'est convertie sans bruit d'un immense réseau de lignes de fer, dont les mailles enlacent tout son territoire et viennent aboutir à toutes les issues commerciales de ses frontières. L'association dominière, qui a fait contracter aux gouvernements allemands l'habitude des relations faciles, les a préparés à lever toutes les difficultés que présentait à l'exécution de cette vaste entreprise le défaut d'unité. — Les chemins de fer forment le complément de cette association et deviendront l'organe le plus actif du développement industriel dont elle a semé le germe.

A différentes reprises, les progrès du réseau allemand nous ont été signalés par les écrits de M. le baron de Bourgoing, ambassadeur de France en Bavière, de M. Ed. Teisserenc, et plus récemment par le livre de M. Prosper Tournouer, sur la législation des chemins de fer en Allemagne, dont nous avons rendu compte dans *l'Illustration*. Une nouvelle publication plus complète vient aujourd'hui nous offrir aux faits techniques relatifs à l'exploitation des nombreuses lignes de chemins de fer allemands. Jusqu'à présent, ces faits étaient restés à peu près inconnus en France. M. Lechtallier, ingénieur sur chemin royal des mines, et maintenant l'un des ingénieurs du chemin du Nord, a pris le soin de nous les révéler. Désigné par M. le sous-secrétaire d'État des travaux publics pour aller étudier sur place les questions qui se rattachent au tracé, au matériel et à l'exploitation des lignes allemandes, il a successivement parcouru le grand-duché de Bade, la Bavière, l'Autriche, la Prusse, le Hanovre et la Belgique, et dans un volume intitulé: *Des chemins de fer d'Allemagne* (1), il résume, en les classant suivant leur nature, tous les renseignements qu'il a recueillis. On n'a rien de particulier de cet ouvrage et qui l'élevé fort au-dessus d'un simple travail de statistique et de renseignements, c'est que tout en nous faisant connaître l'état actuel des chemins de fer en Allemagne, l'auteur, échauffé que l'occasion s'en présente, aborde et discute avec une haute intelligence, toutes les questions générales qui se rattachent à son sujet et qui sont à l'ordre du jour dans toute l'Europe. Il expose les faits avec méthode et clarté; il les juge en homme qui en a fait une étude sérieuse et complète. C'est un livre de M. Lechtallier que nous empruntons la matière de cet article.

An mois d'octobre de cette année, l'Allemagne comptait 2,850 kilomètres de chemins de fer en exploitation; plus de 4,500 kilomètres étaient en construction ou projetés et prêts à être exécutés. — Les lignes principales sont, dans le grand-duché de Bade, le chemin de fer de Mannheim à Bâle qui se développe au pied des montagnes de la forêt Noire et qui sera terminé avant un an sur 279 kilomètres de longueur; dans le Wurtemberg, un réseau divergent à partir de Stuttgart pour atteindre le Rhin, le Danube et le lac de Constance; en Bavière, une grande ligne diagonale du lac de Constance à Leipzig, atteignant par ses ramifications, Frankfurt, Cassel et Vienne; en Autriche, le chemin de fer de Trieste à Vienne, qui se prolonge au nord de cette capitale en se bifurquant vers Breslau, Cracovie et la Gallicie d'un côté, vers Prague et Dresde de l'autre côté; en Prusse, une étoile dont Berlin est le centre et dont les rayons atteignent Hambourg, Stralsund,

Stettin, Dantzig et Königsberg, Breslau, Cracovie et Vienne, Leipzig et Dresde, Halle et Francfort-sur-le-Main, Hanovre et Cologne, un chemin de grande jonction de Minden sur les bords du Weser à la frontière de Belgique par Cologne; en Saxe, les chemins de Leipzig à Dresde, de Leipzig à Nuremberg, de Dresde à Prague, de Dresde à Bicslau; dans le Hanovre, la ligne de Magdebourg à Minden sur le Weser, complétant la ligne de grande jonction qui vient d'être indiquée, pour les relations de Berlin avec les bords du Rhin, la Belgique, la France et l'Angleterre; dans la Hesse, les chemins de fer de la Thuringe et de Cassel à Francfort ouvrant à l'Allemagne centrale une nouvelle issue vers la France par Strasbourg et Sarrebruck.

Une grande partie de ces lignes est déjà livrée à la circulation, et fait ressentir son influence sur la rapidité des longs voyages. — Vienne communique sans interruption avec Prague, Stettin avec Dresde et Hanovre, Cologne avec Anvers, Valenciennes et Lille par la Belgique. — Dans quelques mois, après l'ouverture du chemin de fer du Nord et du chemin de Rouen au Havre, on ne comptera plus entre les deux ports du Havre et de Stettin, distants de 1,700 kilomètres, qu'une lacune de 290 kilomètres depuis Hanovre jusqu'aux bords du Rhin; dans un petit nombre d'années, on pourra voyager en wagons de Marseille à Trieste en faisant un détour par Paris, Bruxelles, Cologne, Berlin, Breslau et Vienne, ou, si l'on veut braver la route, en passant par Mulhouse, Strasbourg, Francfort, Cassel, Leipzig, Dresde, Prague et Vienne.

En jetant les yeux sur la carte, on distingue plusieurs grandes directions bien accusées :

- 1° De Hambourg à Cracovie et Lemberg, capitale de la Gallicie;
- 2° De Stettin au lac de Constance;
- 3° De Königsberg à Paris;
- 4° De Brême à Vienne;
- 5° De Dantzig à Trieste;
- 6° De Hambourg à Marseille, par Francfort, Mulhouse et Lyon;
- 7° De Vienne à Paris, par Strasbourg.

Pour donner à nos lecteurs une idée plus complète du réseau allemand, nous emprunterons à l'ouvrage que nous avons cité, le tableau récapitulatif des chemins de fer en exploitation, et en construction ou projetés :

NOMS DES ÉTATS.	LONGUEUR DES CHEMINS DE FER.		
	En exploitation.	En construction.	TOTAL.
	kilom.	kilom.	kilom.
Grand-duché de Bade.....	230,5	62,2	282,7
Wurtemberg.....	9	50,0	50,0
Bavière.....	162,9	508,5	671,4
Autriche et Allalt.....	394,1	759,9	1,154,0
Prusse et Allalt.....	928,2	1,606,9	2,555,1
Saxe.....	196,6	554,0	750,6
Hanovre et Brunswick.....	458,0	524,4	479,4
Villes anseatiques, Ilustein, Mecklenbourg.....	419,2	122,0	241,2
Hesse, Nassau, Francfort.....	45,4	445,4	480,8
TOTAL.....	2,822,9	4,428,5	7,251,2

Chaque mois voit s'ouvrir de nouvelles sections des chemins de fer en cours d'exécution; nous citerons les suivants :

Chemin de fer de Vienne à Gloggnitz. Embranchement de Modling à Laxenburg.....	4	0	4
— De la Basse-Silésie. Section de Liegnitz à Bunzlau.....	45	0	45
— D'Altona à Kiel. Embranchement de Rendsburg à Neumünster.....	50	0	50
— Du Wurtemberg. Première section.....	11	0	11
— De la Haute-Silésie. Section d'Oppeln à Königsllutte.....	100	0	100
Total.....	190	0	190

On annonce en outre l'ouverture de la première section de la ligne du Rhin au Weser, entre Cologne et Duisbourg, sur une longueur totale d'environ 60 kilomètres.

L'Allemagne proprement dite, la Hongrie et les possessions slaves et italiennes de l'Autriche non comprises, aura donc, à la fin de l'année 1863, plus de 7,000 kilomètres de chemins de fer en exploitation; la France n'en a encore que 866.

On trouve réalisés en Allemagne, à peu près tous les systèmes qui ont été proposés ou essayés en France: construction et exploitation par l'État dans le duché de Bade, dans le Wurtemberg, en Bavière, en Autriche, etc.; construction par l'État et exploitation à forfait par des compagnies, en Autriche; construction et exploitation par des compagnies, sans subvention, ou bien avec subvention et garantie d'un minimum d'intérêt, en Prusse, en Saxe, etc. — La Prusse a toujours résisté aux conseils des partisans de la construction et de l'exploitation par l'État; les chemins d'une exécution facile et d'un produit assurés ont été livrés purement et simplement à l'industrie privée; les lignes d'une exécution coûteuse sont subventionnées au moyen d'une prise d'actions. Le gouvernement souscrit 1/2 de la totalité des actions et garantit pour l'ensemble un minimum d'intérêt de 5 1/2 p. 0/0; il parti-

(1) Un vol. in-8° avec une carte générale des chemins de fer d'Allemagne, chez Firmin Didot, rue Jacob, 56.

cipe aux chances de bénéfice de l'entreprise en prélevant au delà d'un produit net de 5 0/0, s'il y a lieu, 1/5 de l'excédant ; — il fait en outre le service de l'amortissement auquel il consacre obligatoirement l'intérêt et le dividende de sa part d'actions, c'est-à-dire au moins 1/2 0/0 du capital, et facultativement le prélèvement du 1/5 qu'il opère sur l'excédant des bénéfices au delà de 5 0/0. — En intervenant ainsi dans la construction d'un chemin de fer, le gouvernement se réserve la faculté d'intervenir dans son administration intérieure ; il est représenté dans l'assemblée générale par un commissaire royal, qui a voix délibérative et dont la participation aux votes devient de plus en plus importante au fur et à mesure des progrès de l'amortissement ; il est également représenté dans le conseil d'administration, et de plus, la nomination des principaux agents est soumise à l'approbation du ministre des finances.

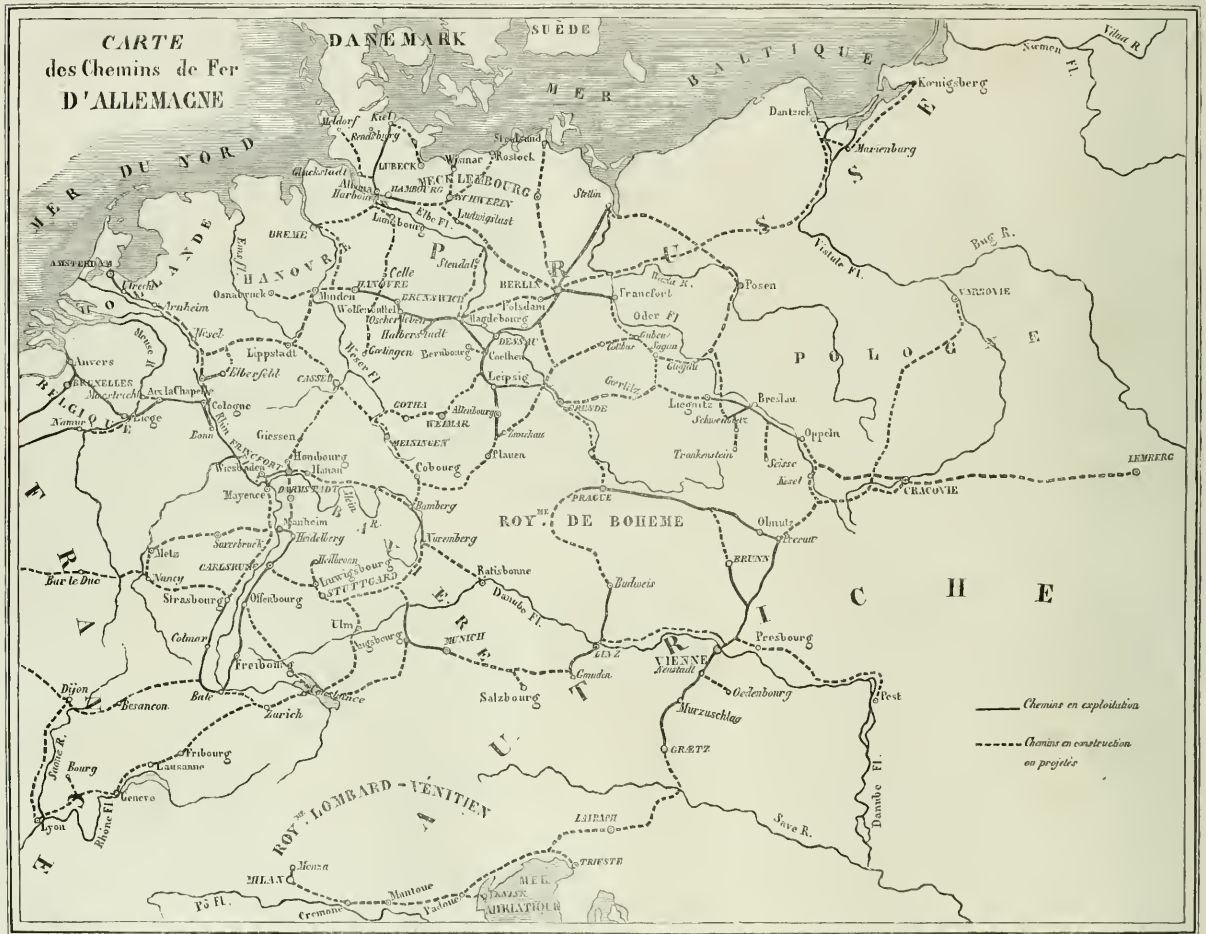
Les gouvernements allemands, avec la sagesse et la prudence qui les caractérisent, ont su se soustraire aux effets désastreux de la concurrence et des adjudications ; les compagnies, lorsque ce n'est pas l'Etat qui construit, sont formées

généralement par la réunion des capitaux directement intéressés à l'exécution des chemins de fer, et elles obtiennent des concessions directes. — On modère l'ardeur de la spéculation en proportionnant l'importance des lignes concédées aux ressources financières du pays, et en ajoutant des entreprises qui ne présentent pas un caractère d'utilité publique assez marqué.

L'expérience n'a pas encore été assez longue, pour qu'il soit possible de comparer au point de vue de la bonne gestion et de l'exploitation économique, les chemins de fer exploités par l'Etat et ceux exploités par les compagnies ; mais au point de vue des tarifs qui, entre les mains d'un gouvernement retrouvant à toutes les sources de l'impôt et de la prospérité publique l'intérêt de son capital, n'ont même pas besoin d'être rémunérateurs, plusieurs pays ont évidemment beaucoup gagné à voir l'Etat prendre à sa charge la construction des chemins de fer. La Bavière a, pour les voyageurs, des tarifs de 3 centimes 7 1/2, 5 centimes 9 1/2 et 2 centimes 1/2 suivant la classe ; sur la section déjà terminée du chemin de fer de Neum à Trieste, le transport des marchandises se fait à 7 centimes

1/2 par tonne et par kilomètre. — Le gouvernement autrichien, dont les efforts journaliers ont pour but d'établir dans la Méditerranée l'influence de sa marine, a parfaitement compris la nécessité de relier Trieste avec l'Allemagne, la Pologne, la Hongrie, la Bohême et les Etats héréditaires, par des chemins de fer à bas tarifs ; sur les 1,060 kilomètres qui séparent la frontière de la Saxe de Trieste, le reste maître de ses tarifs pour un parcours d'environ 900 kilomètres. — La réduction qu'il a déjà faite sur le tarif ordinaire de 15 centimes environ des compagnies, produit pour le commerce une bonification de près de 70 francs par tonne, c'est-à-dire une remise à peu près égale au prix du transport de Marseille à Paris par mer ; rien ne l'empêchera plus tard s'il veut considérer les chemins de fer comme des routes, dont l'usage est concédé gratuitement au pays, de se contenter du remboursement des frais de traction, c'est-à-dire d'un tarif de 3 centimes et au-dessous, et d'attirer inévitablement tout le commerce de l'Allemagne à Trieste.

Les chemins de fer d'entre-Rhin déjà construits ont été pour la plupart exécutés dans des conditions très-favorables pour



Pécunio des dépenses ; le bas prix des terrains, des matériaux et de la main-d'œuvre a fait ressortir le prix de revient à un taux généralement très-modique ; on peut citer comme l'un des exemples les plus frappants le chemin de fer de Magdebourg à Leipzig, l'un des plus fréquentés de toute l'Allemagne, qui n'a pas coûté pour sa construction à double voie, 140,000 fr. (y compris même le service des intérêts). Les mêmes motifs rendent l'exploitation très-économique, et par suite, quoique la circulation soit généralement peu active, ces chemins donnent pour la plupart des produits très-satisfaisants. — Le petit chemin de fer de Nuremberg à Furth long de 6 kilomètres seulement, n'a pas coûté 65,000 fr. par kilomètre, et, avec un produit brut moyen par kilomètre de 20,200 fr., a donné en 1814 à ses actionnaires un revenu de 16 1/4 0/0 ; — le chemin de Magdebourg à Leipzig que nous venons de citer, avec un produit brut de 21,658 fr., a donné 8 1/2 0/0.

Sur la plupart de ces chemins de fer, il n'existe qu'une voie, avec gares d'évitement pour la circulation des trains ; la

marche est peu rapide et la vitesse moyenne (arrêts aux stations compris) ne dépasse pas 50 kilomètres à l'heure. — Cet état de choses, assez d'accord avec les habitudes du pays, s'améliorera certainement ; mais le réseau entier est tracé avec peu d'ensemble, la configuration accidentée du sol, sur beaucoup de points, a imposé aux ingénieurs l'obligation de faire de longs détours ; il n'y a donc pas à se préoccuper pour l'avenir des tentatives récemment faites pour établir des communications rapides entre l'Inde et l'Angleterre par l'Allemagne. — Pour aller de Londres à Trieste, la route la plus convenable, dans l'état actuel ou prochain des choses, emprunterait les chemins de fer belges et rhénan, d'ostende à Cologne, le chemin de fer du Weser au Rhin jusqu'à Lippstadt, celui du nord de Frédéric-Guillaume, de la Thuringe, de Magdebourg à Leipzig, de Leipzig à Dresde et à Vienne par Prague, et enfin le chemin de fer de Vienne à Trieste. Le parcours total serait de 2,500 kilomètres, tandis que l'ensemble des lignes de fer qui se succèdent de Bologne à Marseille ne présentent qu'une longueur totale de 1,140 kilomètres. — Tous

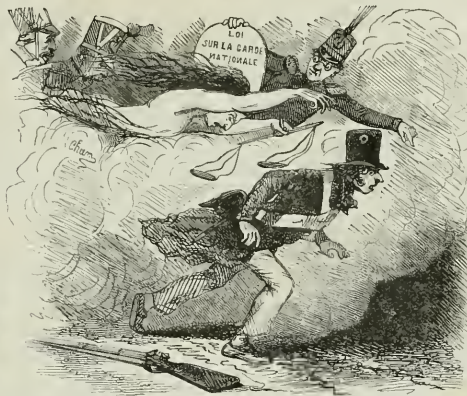
les raccourcissements imaginables laisseront à vol d'oiseau, la route de France de 1,7 plus courte que la route d'Allemagne ; nos chemins plus perfectionnés et moins fractionnés que ceux de nos voisins permettront toujours de gagner sur eux, en parcours et en vitesse, douze heures au moins, et par conséquent de compenser la différence de longueur des trajets par mer.

Nous n'entrons pas dans l'examen des faits purement techniques dont le volume que nous avons sous les yeux est rempli ; nous en recommandons l'étude à ceux de nos lecteurs qui voudraient se rendre un compte exact des règles adoptées en Allemagne pour le tracé, l'établissement de la voie de fer, la disposition des stations, la construction du matériel, les procédés de l'exploitation, les frais d'exploitation, les recettes, les dépenses et la situation financière de chaque entreprise. — L'intelligence de tous ces détails est facilitée par le soin minutieux qu'a pris l'auteur de traduire en mesures métriques et de ramener aux unités de comparaison usitées en France tous les faits numériques dont il a enrichi son ouvrage.

Tribulations de la garde nationale, par Cham. Préface d'un projet de réforme.



(Le bizet endurel.)



(Le bizet récalcitrant poursuivi par la loi, la vengeance céleste et la garde municipale.)



(Le bizet repentant. — Pleurez, jeune homme, ces larmes vous honorent.)



(Inventaire des objets qui composent la tenue actuelle.)



(Comme quoi différents genres d'uniformes peuvent ne pas avoir pour résultat l'uniformité.)



(Difficulté qu'on éprouve à rentrer chez soi avec l'uniforme actuel.)



(Inconvénient du bonnet à poil quand il fait chaud.)



(Quand on lit le journal.)



(Quand on le retort après une looqne absence.)



(Quand on va prendre uoe demi-tasse, au café.)



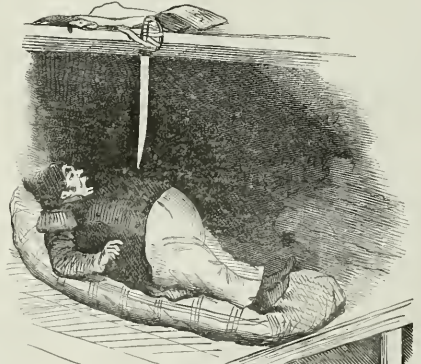
(Quand on s'est trompé.)



(Inconvénients du sre, quand il n'est pas de première qualité.)



(Inconvénients de la giberne, portée par derrière, quand on veut s'avoeoir.)



(Inconvénients du sacre. — S'endormir bonnetier et se réveiller Dannecks.)

COMPAGNIE de PUBLICITE, 4, rue Vivienne. Les annonces des **DIX** journaux suivants : **L'ESTAFETTE**, la **FRANCE**, le **DRUIT**, la **NATION**, la **REFORME**, le **MESSAGER**, la **PATRIE**, les **VILLES et CAMPAGNES**, l'**ESPRIT PUBLIC**, l'**UNIVERS**, sont reçues aux bureaux de la **COMPAGNIE de PUBLICITE**, 4, rue Vivienne, et chez MM. les courtiers de publicité. Ces dix journaux réunis forment plus de **40,000** abonnés de toutes les classes, de toutes les opinions, et sont lus par une quantité considérable de lecteurs. — Le prix de la ligne des dix journaux réunis est de **2 fr. 20 cent.** Il résulte de cette combinaison qu'une annonce de **CINQ** lignes, insérée dans les **DIX** journaux, coûtera **ONZE** francs.

La compagnie a aussi traité des annonces de **L'ILLUSTRATION**, qui compte **17,000** abonnés.
S'adresser au siège de la **COMPAGNIE de PUBLICITE**, 4, rue Vivienne, pour de plus amples renseignements, et pour avoir le tarif du prix des annonces collectives et séparées de ces journaux, ainsi que celui des annonces de chemins de fer, sociétés par actions, et des administrations publiques.

ODONTINE et ELIXIR ODONTALGIQUE

L'instruction qui accompagne ces nouveaux dentifrices donne la raison de leur supériorité sur tous ceux employés jusqu'à ce jour.

DÉPÔT A PARIS, CHEZ M. FAGUERE, RUE RICHELIEU, 95; ET CHEZ TOUTS LES PARFUMEURS ET COIFFEURS DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

3 FRANCS PILULES STOMACHIQUES LA BOITE
Seules autorisées contre la Constipation, les Vents, la Bile et les Glaires. — Pharmacie COLBERT, passage Colbert.

CHAPEAUX DE GROS D'AFRIQUE, 12 FR. Noire, satin, 15 fr.; velours pure soie, 20 fr.; bonnets, turbans, etc., 5 fr., 10 fr., 15 fr., 20 fr., etc. Maison AIMEE-HENRY, 18, rue Basse-du-Rempart, Chaussée-d'Antin.

LE CHOCOLAT MÈNIER, comme tout produit avantageusement connu, a excité la cupidité des contrefacteurs. Sa forme particulière et ses enveloppes ont été copiées, et les médailles dont il est revêtu ont été remplacées par des dessins auxquels on s'est efforcé de donner la même apparence. Les amateurs de cet excellent produit voudront bien exiger que le nom MÈNIER soit sur les étiquettes et sur les tablettes.
Dépôt principal, passage Choiseul, 21, et chez un grand nombre de pharmaciens et d'épiciers de Paris et de toute la France.

LIMONINE.

Avec quatre ou cinq gouttes de ce précieux **EXTRAIT DE CITRON**, on convertit instantanément un verre d'eau sucrée en une excellente limonade. La **LIMONINE** est également convenable pour punch, glaces, préparations culinaires, etc. — Un flacon de 2 fr. suffit pour faire plus de 120 verres de limonade. — Dépôt principal, passage Choiseul, 21, et chez MM. les épiciers de Paris et des départements.

LONGUEVILLE, 10, rue Richelieu, près le Théâtre-Français

CHEMISES.

PANSEMENT DES VESICAIRES

Facile, régulier, inodore, avec PAPIER-COMPRESSE et SIÈRE-BRAS
D'ALBESPEYRES,
Faub. St-Denis, 84, et dans les pharm. de province et de l'étranger.

A TOUTES LES DAMES. Brevet d'invention sans garantie de gouvernement. Madame THIMAN vient d'inventer une agrafe qu'elle nomme Page, à l'aide de laquelle la robe est soutenue et garantie de la boue, sans le secours des mains. — Rue de Méanars, 2, au coin de la rue Richelieu au premier.



PATE PECTORALE et SIROP PECTORAL NAFÉ DARABIE

L'efficacité et la supériorité de ces pectoraux, sur tous ceux du même genre ont été officiellement constatées par des médecins de tous les hôpitaux de Paris. **DELANGRENIER**, fournisseur de la maison au roi, rue Richelieu, 26, à Paris. — Prix : 75 c., et 1 fr. 25 c. la boîte. — Dépôt dans chaque ville.

RHUMES, IRRITATIONS, INFLAMMATIONS

LE SIROP ANTI-RHUMATISME DE BRIANT, de plus en plus apprécié pour le traitement des irritations et inflammations de la poitrine, de l'estomac et des intestins, est prescrit avec un succès toujours croissant par les plus célèbres médecins de la capitale, membres de l'Académie et de la Faculté royale de Médecine. Ce sirop est, en effet, la préparation la plus efficace pour combattre les plus cruelles maladies d'où résultent les RHUMES, CATARRHES, CRACHEMENTS DE SANG, CROUPS, COQUELUCHE, DYSPNÉE, etc., etc. — Pharmacie BRIANT, rue Saint-Denis, 157, et dans toutes les pharmacies.

VIN de Bordeaux GRAUD LA ROSE
DE M. LE B^{ON} SÉGOT.
SEUL DÉPÔT Chez RIVET jeune, déjà connu pour la vente des vins de Champagne
MOËT et CHANDON,
Boul. Poissonnière, N° 8 à Paris.

On ne trouve que dans cette maison les **VERITABLES POUDRES de JULLEN** pour le collage des vins.

M^{me} LACOMBE, rue Bucher, 1, au premier (près le Pont-Neuf), donne tous les jours chez elle des consultations sur le passé, le présent et l'avenir. Elle se rend aussi chez les personnes qui veulent bien l'honorer de leur confiance.

Librairie PAULIN, 60, rue Richelieu.
BIBLIOTHÈQUE DE POCHE, — VARIÉTÉS CURIEUSES DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS. — 10 VOLUMES IN-18.

EN VENTE : TOME III. — CURIOSITÉS BIOGRAPHIQUES.

SOMMAIRE : Particularités physiques relatives à quelques personnages célèbres. — Bizareries, habitudes et goûts singuliers de quelques personnages célèbres. — Fécondité de quelques écrivains. — Surnoms historiques. — Morts singulières de quelques personnages célèbres. — Personnes célèbres morts de chagrin, de joie, de peur, etc. — Morts de personnages célèbres causées par des accidents singuliers. — Personnes enterrés vivants. — Personnes qui ont fait faire leurs cercueils d'avance. — Personnes qui se sont fait passer pour morts. — Des morts prodiges. — Des suicides. — Des épitaphes. — Personnes célèbres enfermés dans des cages de fer. — Évasions singulières de quelques prisonniers célèbres. — Des faux princes et de quelques imposteurs célèbres. — Des personnages mystérieux. — Des rois auteurs, musiciens, peintres, serruriers, etc. — Des eunuques. — Des femmes guerrières. — Rapprochements biographiques. — Et-c.

Publiés précédemment : I. — CURIOSITÉS LITTÉRAIRES. — II. — CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES.

En préparation : IV. CURIOSITÉS DES TRADITIONS, DES MŒURS, DES CROYANCES. — V. CURIOSITÉS MILITAIRES. — VI. CURIOSITÉS DES BEAUX-ARTS ET DE L'ARCHÉOLOGIE. — VII. CURIOSITÉS PHILOGIQUES ET GÉOGRAPHIQUES. — VIII. CURIOSITÉS HISTORIQUES. — IX. CURIOSITÉS DES ORIGINES ET DES INVENTIONS. — X. CURIOSITÉS ANECDOTIQUES.

PRIX DE CHAQUE VOLUME : 3 FRANCS.

SOUS PRESSE : IV. CURIOSITÉS DES TRADITIONS, DES MŒURS ET DES CROYANCES.

FORMAT CAZIN A 1 FRANC LE VOLUME.

Nouvelle Bibliothèque des Romans anciens et modernes, à meilleur marché que les contrefaçons belges. — Ouvrages publiés : ERGÈNE SUE : les Mystères de Paris, 10 vol., 40 fr. — Mathilde, 6 vol., 6 fr. — Arthur, 4 vol., 4 fr. — La Salamandre, 2 vol., 2 fr. — Le Juif Errant, 40 vol., 40 fr. — ALPHONSE KARR : Geneviève, 2 vol., 2 fr. — Sous presse : LOTIS REYBAUD : Jérôme Paturot, 2 vol., 2 fr. — JULES SANDEAU : Mariana, 2 vol., 2 fr. — Le Ducteur Horbeau, 2 vol., 2 fr. — Vaillance et Richard, 1 vol., 1 fr. — ALEXANDRE AVERGNE : La duchesse de Mazarin, 2 vol., 2 fr. — ERGÈNE SUE : Arab-Gull, 1 seul vol. au lieu de 2 vol. in-8°, 4 fr. au lieu de 15 fr. — Paula Monti, 2 vol., 2 fr. — Delectar, 1 vol., 1 fr. — Plick et Plock, 1 vol., 1 fr. — Le marquis de Latorières, 1 vol., 1 fr. — En préparation : tous les romans de M. Eugène Sue, un choix des meilleurs romans modernes, les romans classiques de madame Cottin, de Gualdry, de La Fayette, de Riccoboni, de Staël, de Tencin, etc. — Cazotte, Hamilton, Le Sage, Marivaux, Marmontel, Montesquieu, l'abbé Prevost, Scarron, Tressan, etc., etc. — Environ 200 volumes à 1 fr. — Chaque volume se vend séparément.

Librairie J. J. DUROCHET, LE CHEVALIER, Galerie de l'Illustration, rue Richelieu, 60.

ANNUAIRE DE L'ORDRE JUDICIAIRE DE FRANCE, 1845 — 1846.

PUBLIÉ AVEC L'AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SŒAUX.

Par un avocat attaché au ministère de la justice.

CONTENANT : 1° La nomenclature exacte et complète du personnel du ministère de la justice et des cultes; du conseil d'État (réorganisé conformément à la loi du 19 juillet 1845); de la cour de cassation; de l'ordre des avocats aux conseils; des cours royales; tribunaux de première instance, tribunaux de commerce et justices de paix, tant de la France que des colonies; 2° Les tableaux d'avocats de tous les barreaux du royaume. 3° La liste de tous les notaires, celle des députés d'appel et de première instance, des commissaires-priseurs et des huissiers, avec l'indication de leur résidence, le tout classé par ressorts de cour royale et dans un ordre méthodique.

Divers tableaux présentant la série chronologique des chanceliers et gardes des sceaux depuis la fondation de la monarchie française, la liste des membres des chambres législatives qui appartiennent à l'ordre judiciaire, la composition des facultés de droit et des conseils de préfecture sont annexés à l'ouvrage.

Modes.

Partout, les salons sont ouverts, et de tous côtés nous pleuvent les invitations de bal; bals costumes, auxquels nous réservons une mention particulière, bals parés, bals de charité, nous n'avons que l'embaras du choix pour puiser les sujets des modes et parures nouvelles.

Nous accordons aujourd'hui au bal donné la semaine dernière dans la salle de l'Odéon, par l'association des artistes peintres, sculpteurs, etc., au profit de la caisse des pensions de leur société, une préférence d'autant plus méritée que, parmi les commissaires de ce bal se trouvait M. Jules David, notre dessinateur de modes, artiste habile qui a fait ses preuves dans des travaux d'un ordre plus élevé et qui a bien voulu, en cette circonstance, nous faire, séance tenante, le croquis des deux toilettes dont nous offrons aujourd'hui la gravure à nos lectrices.

La première de ces toilettes, d'une simplicité très-élégante, se composait d'une coiffure en fleurs des magasins de Perrot, posée à plat sur des bandeaux ondules, et d'une robe en crêpe rose, avec trois jupes découpées en festons, garnies de chieures en crêpe et relevées de chaque côté par des fleurs pareilles à celles de la coiffure.



L'autre parure se faisait remarquer par un goût plus grave: une robe de velours vert avec corsage à la grecque retenu sur les épaules par des camées antiques, laissait apercevoir sous les plis flottants de ce corsage, une chemisette en tulle, destinée à adoucir la brusque transition du ton vigoureux de la robe au blanc rosé de la peau; la jupe de velours s'ouvrait sur une sous-jupe de satin blanc par deux coupures longitudinales dentelées, rattachées à chaque rencontre des dents, par des camées; la coiffure également à la grecque, formée de bandelettes de velours vert et or, se croisant en riseau derrière la tête, et fixées sur le front par des camées semblables à ceux de la robe, faisait assez reconnaître le goût sévère d'Alexandrine.

Nous avons remarqué que les herbes semblent devoir, cette année, céder le pas aux draperies, trop longtemps détrônées, et qui ont cependant, sur les herbes, l'avantage d'encadrer beaucoup mieux la poitrine et les épaules, qu'elles élargissent d'une façon plus gracieuse.

Les jupes, au nombre de deux ou trois, sont toujours étagées et superposées, relevées par une prodigalité de fleurs et de rubans, et garnies de dentelles d'or ou d'argent; le brocart, le

velours, le damas, le satin et toutes les étoffes d'un goût sérieux ont toujours pour ornements des tabliers, des échelles ou des spirales de dentelles; elles se terminent aussi par de hauts volants de Venise; portées par les femmes qui ne dansent pas, ces robes, pour la plupart, forment légèrement la traîne par derrière, et impriment à la démarche un caractère de haute distinction.

Les fleuristes en renom, menacés par la concurrence des coiffures en fleurs naturelles que nos élégantes s'empressent d'aller commander aux habiles bouquetières des serres des Champs-Élysées, ont fait de sérieux efforts pour ressaisir l'empire qui est prêt à leur échapper; Constantin, par exemple, a composé des guirlandes de fleurs montées sur des feuilles de cresson constellées de petits coquillages dont la nacre se nuance, à la lumière des bougies, des couleurs irisées de l'opale orientale; nous signalerons aussi les coiffures brésiliennes en petites plumes nuancées, mêlées de scarabées, aux corselets brillants comme le métal.

Les coiffures de fantaisie varient à l'infini; les petits bords, les résilles catalanes et sévilliennes, les passes en velours à franges d'or et à aiguillettes d'argent, les torsades supportant des plumes tournées en spirales et maintenues par un bouton, une agrafe ou une fleur en diamants, les turbans lamés et brodés,

toutes ces coiffures se heurtent et se pressent dans les salons d'Alexandrine, dont le talent si souple suffit à tant de gracieuses créations.

Enfin, on prétend qu'il est question de remplacer le soulier de satin blanc par des bottines de même nuance et de même étoffe; une semblable innovation serait, à notre avis, très-malheureuse, car jamais le brodequin n'aura la grâce élégante et habillée d'un joli pied cambré, laissant apercevoir le satin rose de la peau à travers le riseau d'un bas de soie à jour, et les bandelettes du cothurne.

Ameublement.

Le goût des fleurs, si généralement répandu aujourd'hui, qu'il donne lieu chaque année à un commerce considérable, devait entraîner à sa suite, dans les vases destinés à recevoir ces miracles de la végétation, une réforme inéluctable par la disposition de plus en plus restreinte de nos modernes appartements; on loger, en effet, dans nos étroits salons et dans nos minuscules de boudoirs, des caisses ou même une jardinière de quelque dimension.

Il a donc fallu penser à trouver des places nouvelles, et l'esprit ingénieux de nos fabricants n'y a pas manqué. La serrurerie de lixe inventa d'abord des feuilles de paravent en treillage doré pour entourer les causeuses; puis vinrent les

corbeilles servant de point de centre et d'appui aux divans circulaires placés au milieu du salon; enfin, les fabricants de poterie en terre cuite se sont avisés de remplacer les petits lustres aux plafonds par des vases aux formes élégantes et variées, du centre desquels les plus riches plantes de serres



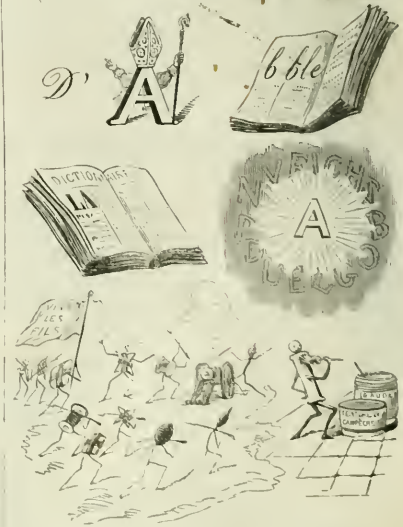
laissent pendre leurs tiges chargées de fleurs, tandis que les plantes grimpantes entourent de leurs branches et de leurs vrilles flexibles les chaînettes qui servent à soutenir ces gracieux appareils.

Le fer lui-même, profitant de la délicatesse à laquelle une fonte habile lui permet d'atteindre, est entré dans la lice et s'est transformé en vases de suspension, dont la légèreté et la richesse d'ornementation ne laissent rien à désirer.

Rébus.

EXPLICATION DE DENISER DÉRÉS.

(La vertu a toujours sa récompense dans l'admiration générale.)



JACQUES DUBOCHET.